Jean Bernard-Maugiron

LES PASSES DE CORDOUAN

La Dame-Jeanne

Le tirage de ce livre étant épuisé, j'ai plaisir à l'offrir au Conservatoire de l'estuaire et à tous les amoureux de la Gironde, pour qu'il vive une deuxième vie sur le site estuairegironde.net.

JBM

© La Dame-Jeanne et l'auteur 2008
ISBN 978-2-918255-00-09782918255000

Éditions La Dame-Jeanne
ladamejeanne@free.fr

1

Un beau jour, il y a soixante-cinq millions d'années, alors que s'en étaient allés clopin-clopant en maugréant les derniers dinosaures et que sous les fougères géantes remuaient des grappes de reptiles, la sous-plaque ibérique percuta le socle eurasien. Le choc fut si violent qu'à l'endroit de l'impact, l'Europe soulevée forma les Pyrénées, froncées comme une suture tectonique.

En écho, la tellurique poussée vint rebondir sur les massifs hercyniens du nord, donnant forme à l'anticlinal de Jonzac (dit aussi pli de Saintonge), que sculptent les falaises calcaires de la rive droite du fleuve, pendant qu'au sud se languissent les terrasses alluvionnaires où fleuriront les vignes du meilleur vin de la Création.

De réchauffement en glaciation, de régression en transgression, l'estuaire s'encaisse, s'élève à nouveau, surcreuse son lit, se gorge et, dessinant ses méandres, tisse son chevelu de maremmes, attire ses affluents, enfle et s'étale en delta, plein à ras bord.

Deux millions d'années avant que commence ce récit, une faille est créée, entraînant la migration du lit fluvial vers les blanches parois qu'il érode. S'y engouffrent les eaux qui dévalent des montagnes en cent rivières bouillonnantes. La Garonne rejoint la Dordogne et toutes deux se jettent à cours perdu dans l'Océan.

Se produit alors un étonnant phénomène qui contredit le vieil Héraclite : précédé d'un roulement déferlant, aspiré par la Lune et dans une mesure moindre par le Soleil, deux fois dans la journée le fleuve remonte vers ses sources !

L'Océan pénètre la Rivière. Le flot inonde les marais où grouillent les anguilles et, tapi dans les grottes de Meschers, la main en visière, quatre fois par jour voyant passer et repasser le même tronc d'arbre flotté, le néandertalien en sentinelle n'y comprend plus rien.

2

À Bordeaux, les Flamands ont laissé deux belles façades à pignon, les Anglais *a lot of money*, les Vikings de mauvais souvenirs et les Allemands la monstrueuse base sous-marine. Au temps où je vivais en bandes nocturnes, ses coursives le long de darses miroitantes, ses salles aveugles au bout d'étroits couloirs où résonnaient les pas, ses jardins suspendus sur un toit quadrillé d'embûches étaient un fabuleux terrain d'aventures. Le rez-de-chaussée offre encore de beaux espaces aquatiques et ténébreux. Comme on ne sait trop qu'en faire, on y organise des performances d'un art de peu d'importance.

En ce petit matin lugubre, l'hydre de béton aux yeux bridés fume de toutes ses gueules béantes. Par épaisses bouffées, la brume enveloppe les bateaux à quai, mouillés sur coffre. Mal réveillé, je pousse les portillons de la descente et monte sur le pont pour humer l'air, comme font les marins avant d'allumer leur première bouffarde. Personne en vue, je pisse par-dessus bord. Tombe un crachin continu qui rend le pont glissant et les mains moites. Il faut chausser les bottes par-dessus le pantalon de ciré, pour un mois de mai c'est un peu contrariant. Et ça pue toujours. Du sud, l'usine de retraitement des eaux usées envoie ses remugles ; des huileries, à l'est, parviennent des effluves graisseux. Quand le vent du nord ne se lève pas, il stagne aux bassins à flot une poisse nauséabonde. L'odeur du temps.

3

Un sursaut, comme un coup de reins, et le pont du pertuis, qui sépare les deux bassins, a commencé de pivoter sur sa culasse en gémissant. Blotti dans sa guérite en brique surmontée de trois feux, l'éclusier dirige le mouvement. J'hésite à sortir. Qu'est-ce que tu vas foutre dans cette purée de pois ? Allons ! tu viens de fêter tes trente ans, tu ne vas tout de même pas continuer à t'emboucaner dans ce bac à mules ? Ce soir tu dors à Pauillac, demain à Royan, et le lendemain, à l'île d'Aix ! Tu iras à pied pêcher des huîtres sous la cardinale ouest de Tridoux ! Et puis, tu as demandé hier l'ouverture de l'écluse, tu ne peux pas te dérober. De plus, la radio a annoncé une belle journée, après dissipation des brumes matinales. Tu parles de brumes matinales, quelle boucaille ! À moitié convaincu par mes propres arguments, j'appuie sur le démarreur. Le vieux diesel accepte de tourner en crachotant, non sans avoir manifesté lui aussi son humeur par des hoquets désapprobateurs. Je dénoue les amarres et passe la marche avant.

La petite voiture blanche de l'éclusier contourne maintenant les bassins de radoub pour regagner le poste de manœuvre. Un quelconque mulet, gavé par les déjections des plaisanciers, saute de reconnaissance devant l'étrave. Parquées comme des autobus, des péniches à moitié ruinées attendent sous les grues Wellman le chalumeau salvateur. Sur le bastingage, une brochette de goélands veille, à l'affût de poissons étourdis.

Un quart d'heure à tourner en rond devant l'écluse, avant d'entendre enfin une sonnerie stridente. Le feu cli-

gnote. La barrière du passage à niveau s'abaisse. La circulation est déroutée, la rotation du premier pont s'enclenche. Les automobilistes à l'embauche en ces heures blêmes doivent se partager entre jaloux et furieux. Je me sens gêné, tout ce cirque pour moi et mon voilier de sept mètres et quelques, quand il n'y a pas si longtemps entraient ici des paquebots transatlantiques ! Dans l'écluse, je m'accroche à un câble qui pend du quai, trop haut pour que j'y accède à partir de mon petit bateau.

Dans un bel ensemble, avec une élégance de vieilles danseuses de flamenco ventripotentes mais dignes, un ballet de grosse ferraille prend place. Tandis qu'en amont se referment les vantaux et que le pont retrouve sa continuité avec la chaussée, la circulation est coupée à l'aval. Sonnerie stridente. Feu clignotant. La barrière descend. Le second pont pivote en tremblotant. Il grince, il couine, il geint, il en fait un peu trop. Pendant ce temps l'écluse s'est vidée, le niveau a atteint celui du fleuve et je me retrouve à bout de bras, suspendu au câble que je dois finalement lâcher. Le voilier se met en travers, forcément.

Enfin, les vantaux s'entrebâillent, libérant les eaux mortes qui se mélangent aux eaux vives. Les Portes de Garonne sont ouvertes. Une ombre dans la cabine là-haut. Signe de main. Moteur.

4

Perdu au milieu du fleuve, je cherche en vain un repère. L'étrave est encore visible, mais la tête de mât a disparu dans un cocon nébuleux. Plus de girouette ; de toute manière, pas un souffle d'air. Où sont les berges ? Où est le ciel ? Qu'est-ce que je fais là ?

Après l'étale de pleine mer de courte durée, le courant de jusant s'anime rondement et la Garonne pousse de tous ses affluents pour rejoindre l'Océan. Nous sommes en vives-eaux qui plus est, dans les malines de printemps. Le voilier est irrémédiablement emporté sur un tapis roulant liquide, marchant en crabe en travers du fleuve. Serrement de poitrine.

La brume flotte en nappes épaisses, mais elle n'est pas tout à fait à fleur d'eau. En me penchant sous le balcon arrière, les cheveux mouillés par le clapotis, j'arrive à soulever la nappe pour gagner quelque visibilité. Un brusque coup de barre à droite afin d'éviter les bateaux amarrés au ponton de Lormont. Trois voiliers, deux yoles de pêcheurs, un canot. Plus de place.

C'est là qu'enfle une clameur obsédante. Je tourne la tête, à droite, à gauche, avant de lever les yeux : cinquante mètres plus haut, une trouée de clarté, due sans doute à la chaleur des moteurs et des échappements, découvre en partie le tablier du pont d'Aquitaine. Dans cette éclaircie, comme sur l'écran blanc d'une salle obscure, un interminable cortège de camions, voitures et autobus, roulant au pas, entrent dans le champ pour en disparaître une fois leur figuration achevée, sortis du néant pour y retourner aussitôt.

La carte indique un haut fond juste après le pont. Je cherche en vain le galbe fuselé de la bouée verte n° 71, à laisser à bâbord, mais c'est un remorqueur qui surgit à vive allure, creusant le fleuve d'une série de vagues courtes et puissantes qui transforment le voilier en culbuto. L'étrave plonge, des paquets d'eau limoneuse éclatent sur la coque et ruissellent sur le rouf. Je suis trempé de la tête aux pieds.

Le port de Bassens est déjà en pleine activité. Cargos à quai, grues en mouvement, silhouettes affairées, va-et-vient de semi-remorques devant les silos dans un vacarme d'usine d'emboutissage. Le crachin devient poisseux, saturé de farine qu'un céréalier embarque.

Un meuglement de sirène me pétrifie. Qui ? Où ? Là, devant, une masse énorme a crevé l'écran fumeux : c'est la proue d'un vraquier qui se prépare à accoster. Des hommes en ciré jaune sur le gaillard d'avant ont de grands gestes pour m'expliquer que ma présence en ces parages n'est pas désirée. Prends-toi encore un coup de corne pour bien t'enfoncer ça dans la tête ! Et un troisième, c'est le règlement ! Je force le moteur et pousse à fond la barre. Ça passe tout juste et je me fais de nouveau ballotter dans tous les sens. J'en ai marre, je veux rentrer chez moi. Mais chez moi, c'est ici.

5

Comme il n'était plus possible de continuer à faire route dans ces conditions, j'ai mouillé l'ancre près de la rive droite passé les installations portuaires de Bassens, en attendant que la brume se dissipe. L'aussière se tend et vibre comme une corde de contrebasse, rappelant brusquement le bateau dans l'axe du fleuve. Je m'assure en prenant un repère sur la berge que l'ancre a bien croché ; elle s'est profondément enfoncée dans la vase. Un petit tour du voilier sur le pont en teck pour m'assurer que tout est clair et je dévale les deux échelons de la descente. La cafetière italienne est en place sur le réchaud, ceinturée par deux bras d'acier. Avec ces tergiversations matutinales, je n'ai même pas eu le temps de prendre le petit déjeuner.

À l'intérieur règne une odeur de moisi, caractéristique des bateaux en bois. On s'y fait, et on finit par l'aimer, ce bouquet fumé de moisissures, coupé de sueur et de tabac froid, avec une touche empyreumatique de gazole et d'huile moteur. Vêtements, draps, duvets, livres et serviettes, tout finit par en être imprégné. Aucun bateau n'a tout à fait la même ; c'est comme une signature olfactive, une marque de propriétaire.

La cuisine est située à gauche de la descente. Deux feux montés sur cardan permettent de cuisiner à l'horizontale même quand le voilier gîte. Un évier, une glacière et les équipets de rangement pour la vaisselle l'encadrent. Les vivres sont disposés sous les deux bannettes du carré, de part et d'autre de la table repliable. Une cloison isole le coin gogues-lavabo de la cabine

avant, deux couchettes latérales qui n'en font qu'une par adjonction d'une pièce de bois triangulaire et de la mousse correspondante. C'est là que je dors, un peu de biais pour caser ma carcasse. Dessous, encore des coffres, où logent harnais, gilets, bouée et la réserve d'eau potable. Les bouteilles de vin trouvent leur place bien calées dans les fonds. Mon saint-frusquin est rangé dans les étagères et placards latéraux, comme les livres et les cassettes. L'acajou sombre et verni des bordés, barrots et membrures crée une atmosphère chaleureuse, cachet vénérable des vieilles boiseries, même si le bateau n'a que quinze ans.

J'ai tout quitté pour m'acheter ce petit Chassiron, un plan Joubert des chantiers Richard mesurant 7,70 m de long, 2,44 m de large pour 1,05 m de tirant d'eau et trois tonnes de déplacement, quille longue, que j'ai passé l'hiver à retaper. Je l'ai rebaptisé *Mélisende*, « l'amor de lonh » de Jaufré Rudel.

En rupture de ban, fuyant les bruits de la ville, je pars pour les îles ; Aix, Ré, Oléron d'abord, puis Yeu, Belle-Île, Groix… tout ce que le temps – celui qu'il fait et celui qui passe – et la caisse du bord me permettront de visiter. Mais d'abord, je dois me libérer de l'estuaire, « la Rivière » comme on l'appelle ici. Le mois dernier, la sortie de prise en main avec l'ancien propriétaire – ma seule sortie jusqu'ici –, m'a conduit à Royan, à l'entrée des redoutables passes. En comptant quelques bordées sur dériveur dans ma prime adolescence, mon expérience du maniement d'un bateau à voile est pour le moins sommaire. Il va falloir apprendre vite à jouer au petit marin. Mais j'ai déjà la panoplie.

La cafetière crachote. Je verse du café, allume une cigarette, puis m'étends sur une bannette du carré. À peine parti, je me sens déjà vidé. Sans amour ni enfant, je suis mon propre père, mon propre fils, et ma propre femme. Heureusement, j'ai quatre couchettes à bord. L'oreille collée aux bordés pour écouter l'eau chantonner, je glisse dans des songes aquatiques, entrecoupés par le choc amplifié contre la coque de branches d'arbre flottées. Ce sont les grandes marées qui ont raviné les berges. « Bois sur bois, pas de dégâts », pensé-je pour me tranquilliser.

6

Le temps s'est éclairci lorsque je passe la tête dehors, rasséréné. La sieste a été bénéfique, mais il ne reste plus qu'une heure de jusant. À peine le temps de virer le bec d'Ambès pour entrer en Dordogne et relâcher au port de Bourg-sur-Gironde. Sans guindeau, l'ancre est pénible à relever. Les jambes arc-boutées contre le balcon, je gagne main sur main dix centimètres de chaîne poisseuse à chaque effort. Quelle suée ! Quand j'ai l'idée de m'aider au moteur, en enclenchant la marche avant pour venir sur l'ancre, le soc apparaît enfin, dégoulinant de vase brunâtre. Vite à la barre, le bateau est reparti !

Un petit air s'est levé en cette fin de matinée, sous un ciel maquerellé où s'effilent des queues de jument. Je me décide à hisser les voiles, puisqu'elles sont là pour ça. Mollement gonflées, elles n'assurent qu'une propulsion très relative mais le triangle qu'elles dessinent donne tout son sens au voilier. Le fleuve s'incline insidieusement, son lit rejoint le lit du vent, les voiles faseyent, et voilà le génois qui prend à contre. Avec humeur je dois l'affaler, et continuer au moteur.

Les rives se sont découvertes et luisent, laissant apparaître là une carcasse de barque, ici des rangs de pieux noircis, partout des débris fluviaux disparates et colorés. Sur la rive gauche sont plantées deux pagodes chinoises, sortes de carrelets exotiques, reliefs d'une exposition coloniale. À droite, les quatre cheminées de la centrale thermique à laquelle un pétrolier s'est abouché envoient haut leur fumée penchée. On parle de la désaffecter. Mais ces conduites multicolores, cet entrelacs de tubulures, toute cette ferraille peinturlurée,

cela ne ferait-il pas un chouette centre d'art contemporain, dans le genre des musées-usines ? Beaubourg-sur-Garonne ! Tout à côté, au confluent magnifique, le bec d'Ambès couvert de pustules vérolées – des citernes en tout genre, grosses et rouges, petites et blanches, grises en quinconces, bleues en triangle – en serait le parc paysager. Il me fait penser à ces vieux flippers, dans lesquels on lance une grosse bille d'acier, qui rebondit d'une bobine à l'autre, de plus en plus vite, en faisant des étincelles…

La bouée cardinale ouest qui signale le bec largement contournée, je pousse la barre à gauche toute pour m'engager en Dordogne. À virer trop tôt, le courant m'eût drossé sur la presqu'île. « Si tu veux vivre vieux marin, arrondis les pointes et salue les grains. » J'ai passé l'hiver à compulser cours, légendes et récits de navigation et je connais tous mes Proverbes. « C'est mon seul capital », comme disait Sancho Pança. J'ai déjà fait au moins trois fois le tour du monde, avec Slocum, Moitessier et Tabarly. Sur ma coque en bois plastifié, je toise avec dédain les barcasses à moteur. Comme m'a dit un envieux, je me la pète un peu.

Le clocher de la ville haute se dessine dans le lointain. Dans quelques instants, je vais goûter à ma première escale. Un choc sourd. Aïe ! Le décor s'est arrêté de défiler. Que se passe-t-il ? Échoué ! La quille s'est plantée dans la vase. « Quand la mer baisse, les fonds montent », c'est bien connu. Je pâlis. Que faire ?

Attendre, tout simplement, en donnant de la gîte, que l'eau revienne et dégage la quille. Heureusement que les fonds ne sont pas rocheux. Je consulte la carte : bien sûr, il fallait serrer davantage la rive gauche. Pas de quoi être fier…

Une demi-heure plus tard, comme je suis suspendu en rappel aux bas haubans, le suçon de la vase lâche prise et la quille sort brusquement de sa souille. Bain de siège forcé !

Je reprends la route prudemment, poussé par le montant. Sur bâbord apparaît une ligne de mâts derrière une imposante épave éventrée où poussent des saules têtards. Le ponton approche vite, trop vite. Là, une place… ou peut-être celle-ci ? Décide-toi ! Un bras pousse la barre, l'autre enclenche la marche arrière, j'en oublie la règle pourtant dix fois répétée : toujours accoster face au courant ou au vent dominant. L'étrave de *Mélisende* vient s'encastrer entre le ponton et une barque de pêche. Voilà comment on se cogne avec la réalité. Je bondis sur le ponton avec mes amarres. Quel éléphant ! Ça tire fort. La poupe s'écarte puis, sous la poussée des eaux que je ne peux contenir, part pour un demi-tour. Les deux coques sont maintenant à couple, l'une frottant contre l'autre. En appui douloureux contre un taquet d'amarrage boulonné sur le quai, il ne me reste en main que la pointe avant, qui me scie les doigts ; si je la lâche le voilier s'enfuit. Heureusement, un pêcheur alerté par mes jurons accourt et m'aide à prendre la place. Quand je lui précise que je repars le lendemain vers Blaye, il opine : « Ben, comme ça, vous serez dans le bon sens ! En attendant, amarrez-vous bien, ça risque de souffler cette nuit. »

7

Premiers pas sur les quais de Bourg, étrange sensation d'ébriété. Ce doit être ça, le mal de terre : même sur le plancher des vaches le roulis continue. Avant d'avoir bu le moindre verre, je me sens ivre, l'esprit en suspension, les jambes floconneuses, flottant entre deux eaux, dans le balancement nonchalant d'un déséquilibre maîtrisé. Le temps aussi s'est distendu. Depuis quand suis-je parti ? Deux jours, trois jours ? Ce matin ? Non ! Je ne sais plus. Je suis ici, je suis ailleurs ou autre part, embarqué dans un autre espace-temps, convaincu de ne plus m'appartenir totalement. Ne pas se défendre, accompagner : c'est ce que j'ai retenu de quelques stupéfiants voyages. Serais-je de nouveau tombé dans un double du réel ? Mais en ce cas, où est l'original ? Car quoi de plus vrai en cette solitude au monde que l'eau, le vent, le ciel, la nuit, la peur, la joie et ce mouvement qui déplace la scène… ? En attendant d'y voir plus clair, j'opte pour des univers parallèles, que j'enjambe allégrement, comme la filière de mon voilier pour toucher terre.

Passant sous la porte Royale taillée dans le roc, je monte à pas pesants vers l'esplanade de la ville haute. Du balcon de pierre, le panorama, des vertes collines de la Dordogne au sud-est, déroule après le bec d'Ambès la ligne basse et indécise des côtes médocaines pour se perdre en perspective évanescente au fil de l'estuaire. À l'horizon, une tache sombre semble se diriger vers l'aval. Sans doute un grain qui se prépare ; une « médoquine », comme on dit sur cette rive.

J'imagine aux siècles derniers ces grands chemins d'eau couverts de bateaux. Descendant de l'arrière-pays par l'Isle ou la Dordogne, ils viraient le bec d'Ambès pour entrer dans la « ryvière de Bourdeaulx », après avoir attendu la renverse au mouillage le long de l'île Cazeau. Ils rencontraient, sur les quais pentus de la capitale de Guyenne, port océanique mais aussi port fluvial, d'autres embarcations venues par Garonne livrer sur les foires et marchés grains, pastel, pruneaux, châtaignes, chanvre, miel, saumures, garance, sel, grumes et vins. Toute cette flottille hétéroclite et bigarrée, il faut la rappeler encore, en hommage aux maîtres de hache, avant que les noms aussi aient disparu : anguilles élancées, filadières pointues gréées au tiers, fluttes du Tarn traînant leur long aviron en godille, élégantes yoles bordelaises, tilholes de pêche, courpets à usage unique, démembrés pour être vendus comme bois de tonnellerie, gabarots de Dordogne à flancs évasés, naus du Lot, coutrillons de la Baïse au tableau arrière en cœur, galupes de l'Adour, couralins à fleur d'eau, longues miolles de haute Garonne remplies de sable, courreaux de l'Isle à tape-nez et voile à corne, sapine des canaux du Midi… et la grande famille des gabarres, gréées en cotre, le mât basculant pour passer sous les ponts, chargées de pierres de taille à en couler.

Combien en a-t-il fallu de voyages pour bâtir Bordeaux, sortie pierre après pierre des carrières du Bourgeais et de l'Entre-deux-Mers ? Acheminés par voie d'eau, le Grand-Théâtre, la Bourse, la cathédrale, les églises, les portes, les immeubles, les échoppes… toute une ville flottée, dont les pierres ont teint d'ocre l'eau qui va, l'eau qui vient.

Ces rétrospectives m'ayant donné soif, je redescends au Café du Port où je me charge dans les hauts en dînant, avec

l'idée, une ivresse compensant l'autre, de me remettre d'équerre. Force m'est de conclure deux heures plus tard, roulant bord sur bord pour rejoindre ma couchette, que les ivresses s'ajoutent et ne se soustraient point.

Quinze marins sur le bahut du mort,
Yop là ho, une bouteille de rhum,
À boire et l'diable avait réglé leur sort,
Yop là ho, une bouteille de rhum.

Mélisende tire sur ses amarres, chahutée par un clapot qui s'est formé au vent fraîchissant. Le grain annoncé arrive. Rien à battre ! La lampe-tempête et le réchaud oscillent à contretemps en grinçant. Mais couinez donc ! Je m'écroule comme un âne mort sur la première bannette, incapable de rejoindre la cabine, et sombre dans le sommeil. Tout bouge, tape et balance… je rêve que je suis monté dans un manège à sensations, retourné et secoué en tous sens, rappelé et rejeté, repris et renvoyé vers les étoiles. J'ai mal au cœur, il faut que je me réveille. Mais tu es réveillé, lève-toi ! Jambes et bras écartés pour trouver l'équilibre, je parviens à pousser les portillons de la descente. Une bourrasque d'eau s'engouffre dans le carré.

Quelle piaule dehors ! C'est l'émeute, l'insurrection des voiliers ! Ils ruent, se cabrent, se couchent sur le flanc, se soulèvent en saccades pour tenter de rompre leurs liens. Les mâts sont des épées qui ferraillent. Les haubans fouettent l'air. Ça siffle… ça cogne… ça rugit… du coup, ça dégrise.

Vite, retendre les amarres. Leurs nœuds sont impossibles à défaire, je dois les doubler. Des ombres s'agitent sur les pontons. Je me chausse, passe un ciré et les rejoins. Une filadière a coulé, taquets arrachés, encore retenue

par sa garde arrière. Impossible de la remonter. De l'autre côté, le génois mal enroulé d'un voilier de course claque comme de la tôle, puis part en charpie, déchiré par les barres de flèche. Les plaques d'acier qui relient les pontons font des bonds de cabri. J'ai peine à rejoindre mon poste, à quatre pattes sur le bois glissant. Dans le ciel, les nuages semblent une autre rivière en crue, courant vers le sud en éteignant les étoiles.

Entre deux nuées, une lune blafarde éclaire le champ de bataille. Dordogne a lâché ses chiens de guerre. Je m'enferme dans le rouf, le nez collé au hublot, agrippé aux mains courantes. C'est une lutte terrible que se livrent les flots impétueux et les vents en furie. Les uns déboulent de l'amont avec toute la force et la vigueur des vives-eaux, les autres surgissent du large, accélérés dans le goulet estuarien, et tout s'empoigne en un combat sans merci. Les vagues enflent, se cassent et fulminent. Le vent hideux mugit, les flots boursouflés se soulèvent et chargent en lames tranchantes, provoquant en représailles de cinglantes rafales qui font jaillir des paquets d'embruns. Chaque assaut de l'un semble renforcer l'autre. Le fleuve est lacéré, il se tord, se ramasse pour repartir à l'assaut et regagner le terrain perdu. Des lambeaux de ciel noirâtre sont accrochés aux mâts.

Comment cela peut-il se terminer, sinon par l'épuisement ? Au petit jour, Dordogne montre des signes de fatigue. Noroît crache ses dernières rafales. Les combattants se retirent. Dordogne remonte vers ses sources pour reprendre des forces. Noroît se rassemble, il ne demeure qu'un sifflement dans les drisses. Je peux me rendormir, l'esprit tout de même tenaillé : et si j'avais été en mer ?

8

Réveil tardif. Au confluent, le jusant dure longtemps, mais jamais je ne rallierai Pauillac dans les deux heures qui restent. Il devrait cependant être possible d'aller chercher un mouillage vers le port de Lamarque. Moteur lancé, barre à droite, j'évite de justesse le bateau voisin. Un claquement sec à l'arrière : c'est la rallonge électrique que j'utilise pour le chargeur de batterie et que j'avais oublié de retirer de la borne d'alimentation ! Je la remonte à la hâte ; enfin, seulement le fil : la prise est restée en place.

Il y a du vent ce matin, mais toujours de face, et je n'ai pas le temps de tirer des bords dans le chenal. Le moteur tournera donc en continu. Sous un ciel de traîne qui rend l'air limpide et ravive la lumière, je retrouve le bec d'Ambès et le chenal balisé qui longe l'île du Nord. La barre entre les jambes, je me saisis des jumelles. Les berges effondrées sont piquetées de rondins, vestiges d'anciens épis en fascines. Des marais, quelques pieds de vigne, une autre baraque en ruine, avec son silo à céréales. Puis des frondaisons de saules, d'aulnes et de peupliers animent les rives. Une belle façade se dessine dans une clairière de broussailles, couverte de lierres vigoureux, corniche et fronton sculptés, cheminées et fenêtres hautes à l'image des chartreuses médocaines ; mais la demeure est ruinée, vide comme une dent creuse. Une horloge sur pignon marque neuf heures moins le quart.

Quelqu'un se tient sur la berge. Un gaillard, en bleu de travail, cheveux blonds et teint rougeaud, genre Teuton sorti d'un film de Werner Herzog. Sans doute est-ce « le

Suisse » dont on m'a parlé au café de Bourg, quand j'ai dit mon intention de visiter l'île. Il y vivrait en Robinson, après avoir mis le feu à son château. Lui-même m'observe aux jumelles.

Au niveau de la bouée n° 57, des bâtiments roses apparaissent : c'est le village abandonné, au bout de l'île Perdue de Pierre Siré. Une barge en bois, de celles qui transportent le bétail, est amarrée contre un appontement bancal. La curiosité est plus forte que l'appréhension et je n'hésite pas longtemps. Puisque je cherche des îles, autant commencer ma collection. Un large demi-tour me fait revenir au niveau du ponton, face au courant, j'apprends vite. À petits coups de barre et en jouant sur la manette des gaz, je me rapproche de la barge, saute avec les amarres et tourne la pointe au taquet avant que le voilier ne soit repris par le jusant.

Je pénètre dans le village abandonné. Des ragondins déguerpissent dans les fourrés. Quelques bâtiments d'un étage, dont le crépi rose se détache par plaques, sont alignés le long de la grand-rue. Ce sont des appartements pour les familles qui travaillaient dans les vignes. Pendant des siècles on a fait ici, avec les cépages traditionnels et d'autres dont on a oublié le nom, un vin de palus de belle structure fort apprécié, surtout à la fin du XIXe siècle quand le vignoble, parce qu'il était inondé chaque hiver pour être engraissé par les alluvions de la Gironde, avait échappé aux ravages du phylloxéra.

Il reste encore des meubles dans les chambres ; des rideaux mités tombent des fenêtres aux contrevents disloqués. Je monte des escaliers couverts d'excréments. Une salle de classe ! Avec un tableau noir et des tables à encrier, des cris d'enfants à la fin de cours qui n'ont jamais repris.

Un haut poêle en fonte est placé contre le mur, la meilleure place.

D'une maison à l'autre je poursuis ma visite, en ces lieux encore hantés par la vie suspendue dans le temps de ces îlouts d'un autre âge. Pourtant le mobilier n'est pas si vieux. Années soixante, soixante-dix. Ma propre enfance.

Le long de la rue, une tourelle crénelée, posée comme une pièce de jeu d'échecs, s'élève à une dizaine de mètres, entourée de palmiers déplumés : c'est un château d'eau qui recueille l'eau d'un puits artésien. Plus près de la rive, ouverts à tout vent, cinq longs chais accolés, la toiture en accordéon, abritent d'antiques foudres de bois. La charpente est découpée pour leur laisser un passage vers le niveau supérieur, d'où ils recevaient la vendange, montée par des treuils. Des barriques traînent çà et là, prêtes à être roulées sur des espèces de rails maçonnés.

Quelque chose craque. Je sursaute. On hurle.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? »

Un homme dans le contre-jour. Je ne le distingue pas nettement ; il me semble qu'il tient un fusil.

« Mais rien, je visite…

– Pas de visite, c'est propriété privée ici. Chez moi. Toute l'île est à moi ! Tirez-vous ! »

Il ne parle pas, il éructe.

Comme je ne sens pas chez le bonhomme de franche disposition au dialogue, et que dans le fond je le comprends un peu, je bats en retraite prudemment.

« J'ai été ravi de vous rencontrer, mais il faut que j'y aille maintenant. Vous savez, la marée n'attend pas le roi ! »

9

Un brin de courant subsiste mais bientôt le tapis roulant s'arrêtera ; le fleuve alternatif inlassablement se retourne. Il reste pourtant encore à doubler la longue jetée de pierre qui prolonge l'île Verte avant de prendre la direction de la rive médocaine. J'essaie de forcer le moteur, mais une fumée sombre m'en dissuade. Quittant le mort-d'eau de la berge pour revenir dans le lit du fleuve, je bénéficie d'un surcroît de vitesse. Ça va passer. Ça passe.

Deux crevettiers, coque verte, coque rouge, sont mouillés devant Fort-Médoc, leurs haveneaux relevés comme des ailes de papillon. Un peu plus loin, la drague aspiratrice *Pierre Lefort* se vide sur un vasard. Sa coque s'est fendue, comme un coquillage entrouvert, pour libérer les vases qu'elle a soustraites au grand chenal. Impressionnante activité, mais j'ai envie de tranquillité et préfère entrer dans le bras mort, mort puisqu'il est fermé par une digue un peu en amont, à la hauteur de Macau. Il s'atterrit ainsi grâce au dépôt d'alluvions, et bientôt l'île sera soudée au continent, comme avant elle l'île d'Issan ou l'île Fumadelle. L'effet recherché par ce détournement est d'augmenter la force du courant principal dans le chenal de grande navigation, pour y opérer un dragage naturel. « Du plaisir superbe de forcer la nature… » s'excitait Saint-Simon.

J'ai l'impression de pénétrer un autre fleuve, solitaire et silencieux, que l'étale et une légère brise ont aplani. Je hisse le génois qui se gonfle aussitôt et coupe le moteur, pour remonter en douceur ce cul-de-sac, entre des berges noires

brillantes qui se resserrent sur des eaux molles couleur de miel, veinées d'ambre jaune. Est-ce une résurgence du magma, une coulée d'argiles soyeuses ? Le silence se fait lourd, déchiré par quelques cris de mouette. Je retiens mon souffle. Jusqu'où aller ? Enfonce-toi un peu, explorateur à la manque, ce n'est pas encore le cœur des ténèbres ! Là-devant se dessine l'île Margaux, l'île aux chevaux. À droite, c'est le port d'Issan. Une vingtaine de petits bateaux, barques, canots, yoles ou filadières sont amarrés là, encagés dans un treillis de pieux, poteaux, barres, lattes ou branchages noués dans lequel ils montent et descendent avec la marée. Les pontons d'accès sont eux-mêmes constitués de bric et de broc, éléments de meubles, panneaux de réclame, plaques de désensablage. À la pointe de l'île qui la digère lentement, une grosse barge en béton est échouée le cul dans l'eau. Des arbustes ont poussé dans l'étrave, surprenant bac à fleurs.

La quille vient de labourer le fond ; il n'y a plus assez d'eau pour continuer. Je jette l'ancre, mais la chaîne reste à la verticale. L'étrave hésite. Sans courant ni vent pour l'orienter, elle porte un instant à droite, revient à gauche, repart de travers pour indiquer l'est. Un souffle frais sur mes joues, un froissement d'aile dans l'aubarède, un tourbillon dans l'eau turbide ; gênerais-je ? Sur la laisse de basse mer, un héron cendré pique à petits coups de bec la crème de vase qui crépite, puis se fige, la tête au nord, d'où sourd un bourdonnement confus. Bruissement dans les fourrés. Des ragondins en fuite ? Un claquettement de cigogne hache l'air. Les chevaux de l'île hennissent. Et cette rumeur qui gagne, portée par le vent fraîchissant qui donne la chair de poule. Les jumelles. Quelque chose là-bas arrive, lent et

puissant, lourd et résolu, qui roule sur les rives en brassant la tourbe noire, ondulations amples et régulières, comme une houle animée d'une énergie inépuisable. En tête de train, une vague invasive et continue déferle dans un brouhaha de torrent de montagne, s'engendrant elle-même dans une progression que rien ne semble pouvoir arrêter. Inexpugnable dévoreuse de rives, jamais elle ne s'effondre et s'enroule sans fin, semblant se nourrir de l'onde immobile qu'elle aspire, lave, essore et ravive. Je me précipite à la barre, la voilà, elle arrive, elle est là, elle soulève le voilier comme elle ferait une planche à voile, le fait pivoter d'un demi-tour et le redépose en douceur. Après avoir parcouru une trentaine de mètres sur le dos de la vague, *Mélisende* est brutalement rappelée par la chaîne d'ancre. Et pique et plonge l'étrave une demi-douzaine de fois, et moi à quatre pattes dans le cockpit. C'est fini. Le niveau a monté de près d'un mètre.

Le mascaret est passé, ondes infuses et distordues qui ne s'incarnent qu'en vives-eaux, quand le fleuve se resserre et que remontent les fonds, pour se dissoudre de nouveau et réapparaître en amont. Tout est parfaitement réglé, minuté, ordonnancé et prédictible. Dieu ne joue pas aux dés.

10

Pour cette journée du 6 mai, l'annuaire des marées du Port autonome de Bordeaux indique : Île Verte, PM 8 h 14, BM 15 h 44, PM 20 h 32, coef 104. Sept heures et demie de jusant pour moins de cinq heures de flot. Je navigue dans un fleuve soumis à la marée, pas encore dans l'Océan où les durées sont égales. Comme je ne tiens pas à rallier Blaye ou Pauillac dans le noir, je dois passer la nuit ici, pour partir demain matin au plein de 8 h 48.

Je fais le tour de *Mélisende*, ma maison, mon île, ma compagne. L'étrave pointe vers l'embouchure ; au loin, le port de Lamarque d'où se dégage une forme blanche… c'est le bac pour Blaye, la dernière rotation probablement. Le soleil se couche lentement sur les côtes médocaines, un air humide et frais coule du nord-ouest. Des bruits parviennent de l'île Verte. J'ai l'impression d'être observé. Le Suisse de Surget ? Étonnant personnage, qui rejoindra sans doute, dans les figures de légende de l'estuaire, l'ermite Galfribus de Cordouan, Dimitri le Monstre de Patiras, la Guicharde de Meschers ou Jeanne Kerninon de Mortagne.

L'air s'épaissit. Le vent se calme ; il tombera avec l'étale de pleine mer. L'anxiété me gagne à mesure que le soleil décroît. Je descends dans le rouf, vers la radiocassette reliée à deux petites enceintes, de part et d'autre du carré. De la musique, surtout pas de nouvelles du monde ! Tony Joe White, pour une ballade de *Swamp Alligator*. Des bayous de Louisiane aux palus du Médoc, la sensualité de cette voix fraternelle m'apaise. Un peu de matelotage. D'abord, remettre une nouvelle fiche à la rallonge électrique. Il fau-

drait également étalonner la sonde à main. Un nœud tous les cinquante centimètres, une marque indélébile à chaque mètre. Le plomb glisse le long de la coque, jusqu'à ce que la ficelle se détende. Je le relève et peux estimer la profondeur : cinq nœuds mouillés sur la cordelette, soit 2,50 mètres, donc plus d'un mètre sous la quille en comptant le pied de pilote. Bien suffisant.

Et si j'essayais de pêcher des crevettes ? Je retrouve au fond d'un coffre une balance, composée d'un filet de coton lesté, lacé sur un cercle d'acier galvanisé. Des couennes de jambon récupérées dans la poubelle en guise d'appât, et l'engin est à l'eau, à relever au bout d'une dizaine de minutes. Surprise ! ça frétille au fond du filet. Une dizaine de chevrettes translucides, de trois à quatre centimètres de long, sont prises au piège. Fier comme un gamin qui a capturé sa première sauterelle, je replonge dare-dare la balance.

Pour patienter entre deux remontées, je me prends à bricoler un pilote automatique de fortune, en l'espèce une garcette frappée à l'avant sur la bitte, qui longe les passavants par des poulies pour revenir de chaque côté de la barre qu'elle enserre. Ce dispositif me permettra de diriger le voilier où que je sois, et de maintenir grâce à deux petits taquets coinceurs la barre dans la position désirée.

Deux belles poignées de crevettes blanches tapissent le fond du seau. L'eau salée chauffe dans la casserole, avec l'anis étoilé. La table est dressée dehors, une bouteille de médoc débouchée pour accompagner une conserve d'alose à la bordelaise. On ne peut faire plus cuisine locale.

Le flux s'est tari, les eaux se reposent un moment. *Mélisende* se reprend à osciller doucement du nord vers le

sud puis du sud vers le nord, pour rester un long moment en travers du bras de Macau, et regarder enfin résolument vers Bordeaux. C'est reparti pour un cycle. Une escadrille de colverts regagne l'île à toute hâte. Des étoiles commencent à piquer le ciel. Le voilier roule gentiment, donnant le rythme à mes pensées vagabondes. Le chameau, le lion, l'enfant… les trois métamorphoses de l'esprit, dans *Zarathoustra*… et moi, qui n'ai pas les épaules assez larges pour supporter le poids du monde, comment vais-je conquérir la liberté du lion, retrouver le rire de l'enfant, apprendre à dire oui ?

La bouteille s'est vidée. Je suis bien, ici, entouré de présences amies. Je peux descendre dormir en paix ; je confie ma vie au fleuve.

11

Il est des matins où l'on aimerait bien avoir Quelqu'un à remercier. Je m'éveille en volupté, tout étonné de me trouver là après cette nuit profonde au gré de l'eau. À l'aube légère, le demi-disque solaire au-dessus de l'île lance de pâles rayons aux flots tigrés qui papillonnent. Adossé au mât, je prends le temps d'écouter venir le jour en buvant un café. Rien qui ne vienne en cette retraite du monde heurter le regard ou froisser l'oreille. Dans le train de mes songes, je déroule la métaphore du dedans et du dehors, jusqu'à m'arrêter sur cette interrogation : les bateaux seraient-ils des cercueils ? Non, c'est l'inverse : les cercueils sont des bateaux, comme l'avaient compris les Anciens.

Mais la nature me rappelle ses rythmes impérieux. C'est le nordet qui souffle ce matin, je hisse la grand-voile, puis le génois. Écoutes réglées pour le près, un petit coup de barre à l'abattée, il n'en faut pas davantage à *Mélisende* pour s'animer. Elle prend un peu de gîte sur la hanche gauche, accélère, marque l'équilibre, reprend son assiette, ralentit au gré de mes choix de barre et des risées du vent de nord-est, encore irrégulier. Tendu, attentif, réceptif à tout événement extérieur, dans l'émerveillement et l'appréhension du néophyte, j'apprends à sentir les mouvements, à les anticiper, à comprendre le jeu complexe des forces qui s'exercent de la quille à la pomme de mât, dans les flux d'air et d'eau.

Deux choix sont possibles après la cardinale nord de la digue : le grand chenal médocain à bâbord ou la passe de Saintonge, tentante mais délicate à rejoindre entre l'île Nouvelle, l'île Pâté et les vasards, ces îles en formation qui

apparaissent ou disparaissent au fil du temps. Un coup de sirène : le bac Lamarque-Blaye, auquel il ne manque pour se croire sur le Mississippi que la roue à aubes de ses prédécesseurs, force ma décision en me montrant le chemin. Là où il peut passer, je passerai. Glissé dans son sillage, j'ai le temps de ravir une image du fort Pâté dans une trouée de verdure avant de mettre le cap sur la citadelle de Blaye, construite par Vauban moins pour contrer l'Anglais que dans le dessein, *dixit*, « de tenir les peuples en respect, empêcher les remuements et maintenir l'autorité du roy en vigueur ».

Après le port de la Belle Étoile et le phare de Trompeloup apparaît en contre-jour l'inquiétante centrale nucléaire du Blayais. Quatre cubes adossés à quatre cylindres, ce n'est ni beau ni laid mais l'esthétique me semble à cet instant une préoccupation secondaire. Poussé par le vent, tiré par la Lune, je me sens une fois de plus anachronique, à quelques mètres de réacteurs atomiques. Je me prends à penser que l'énergie est partout à profusion, et qu'il n'était peut-être pas nécessaire de piller, irradier, saccager la terre entière pour la lui soustraire.

Depuis le bec d'Ambès, Garonne et Dordogne cheminaient côte à côte, chacune en son lit. Ce n'est qu'après les îles qu'elles marient véritablement leurs cours sous des ciels marins pour former le grand estuaire, ample, puissant et souverain. Les rives paludéennes, les longs bancs de cumulus qui s'étalent sur leur base, les eaux mêlées qui déboulent de l'aval composent des lignes de fuite vers un horizon nébuleux, gris-rose, gris-bleu. Les eaux verdissent, se chargent en sel, arrivent les poissons de mer.

Un phare sur une tourelle plantée dans la Gironde indique l'atterrissage du port de Mortagne ; il est bienvenu car aux jumelles nulle rupture dans le trait de côte n'annonce une improbable entrée. Une heure avant la basse mer, je distingue bien un filet d'eau entre deux perches, l'une verte, l'autre rouge, mais il est hors de question de s'engager dans cette rigole ; un canoë s'y échouerait. Il me faut mouiller pour attendre au moins la mi-marée.

Pas trop près de la base en béton de la tourelle, car les turbulences sont traîtresses et un contre-courant manque m'y drosser. Plus loin, le mouillage dans le clapot est inconfortable. Bien que nulle sur le fond, la vitesse du bateau approche les quatre nœuds sur l'eau. C'est ce qu'indique l'aiguille du loch, qu'actionne une petite hélice fixée sous la coque. Déconcertante sensation d'être à la fois immobile et en mouvement. À tribord comme à bâbord, le fleuve dévale sans le moindre égard. Je me fais rouler et soulever, avec des rappels de chaîne brutaux qui font gémir membrures et bordés, avant de comprendre que tout près de la berge je trouverai le mort-d'eau, une zone de calme autrement plus reposante ; au point que je m'y assoupis.

Trois heures plus tard, l'aide du moteur m'est nécessaire pour revenir sur l'ancre et la remonter sur le pont. J'embouque résolument l'étroit chenal, avec la foi du marin en ses calculs. Avec un mètre de tirant d'eau, je m'enfonce dans le marais comme si je manœuvrais une barque poitevine. Les vases rutilent aux eaux basses ; dans les terres noyées, des roseaux dansent en rythme et se prosternent ensemble pour me souhaiter la bienvenue. Un pêcheur sort sur sa filadière. Signe de tête. Un autre, une cage remplie de colverts à ses pieds. Pêcheur ? Chasseur ? Je repère avant l'écluse de marée un ponton libre sur bâbord – non, celui-

là plutôt, délabré comme il est, il ne doit pas être utilisé –, et viens y mourir sur l'erre. Une amarre passée sur chaque épaule, je gravis les barreaux verticaux. Ici un anneau rouillé, là un pieu me permettent de les fixer.

Les jambes en coton, continuant à tanguer dans mes chaussures, je fais le tour du vaste bassin à flot, témoin d'un temps où Mortagne-sur-Gironde était le premier port de l'estuaire, et me dirige vers les falaises blanches.

12

La petite route côtière longe la falaise morte, laissant à main droite vasières et roselières. Sur la gauche, une pancarte écaillée indique la présence d'un ermitage monolithe. Je m'engage sur les escaliers, qui bifurquent à mi-pente vers une terrasse que surplombe un habitat troglodytique creusé sur deux niveaux dans le calcaire.

Une très vieille dame est assise sur un banc de bois, à l'ombre de lauriers, les mains jointes sur le pommeau de sa canne. Un chapeau de paille sur ses cheveux tirés en chignon, elle porte une longue blouse sans manches et un chemisier de coton, des bas de couleur sombre ; un foulard léger dissimule son cou.

Deux colliers pendent sur sa poitrine, où sont attachés une croix tarabiscotée et un médaillon gravé de caractères hébraïques. Elle agite de sa main couverte de grosses bagues un imposant trousseau de lourdes clés liées par un large anneau de fer.

« Vous venez pour visiter la chapelle ? Commencez par les cellules, je vous ouvrirai ensuite. »

Quel âge a-t-elle ? Seuls sont visibles son visage et ses mains parcheminéux ; mais le regard est clair, le phrasé assuré, avec une pointe de malice.

Je m'introduis dans les cellules. Un panneau informe que des ermites vivaient ici au IVe siècle, deux cents ans après que saint Martial eut habité ces grottes. Quand ils ne faisaient pas traverser « la mar de Bourdeaulx » aux pèlerins et voyageurs, ces moines marins creusaient la falaise pour aménager dortoirs, cellules, cuisine à cheminée monumen-

tale, cellier, oratoire et chapelle. Le ressac venait alors battre le roc. Un escalier taillé dans la pierre permettait d'accéder aux grottes à partir d'une tour édifiée au sommet du promontoire et qui servait d'amer. Car l'ermitage Saint-Martial était aussi un port.

« Oui, ce sont 200 millions d'années que vous contemplez, jeune homme ! Ah, cette faille dans la roche… elle s'est encore agrandie ! Savez-vous que je ressens les courants telluriques ? Le volcan d'Oléron a repris de l'activité ! C'est la vengeance céleste, croyez-moi ! »

Où suis-je tombé ? Il y avait un personnage de ce genre dans un Tintin – *L'Étoile mystérieuse* je crois –, prophète de fin du monde, qui hantait mes nuits d'enfant.

« Regardez ce trou dans l'escalier : c'est où passait la corde que les moines tiraient pour faire sonner la cloche tout là-haut quand il y avait péril en mer. Les voûtes sont taillées en berceau, vous imaginez le travail ? Et à droite, il y avait une tombe remplie d'ossements que j'ai dégagée quand je suis arrivée, il y a quarante ans. J'ai tout fait, ici… à mes frais… et ils ne voulaient même pas me laisser les clés [elle fait cliqueter le trousseau devant mes yeux], à moi, parce que je suis une Vendéenne ! Saligauds de Charentais ! Heureusement, l'évêché m'a fait confiance. Oui jeune homme, j'ai quatre-vingt-quatorze ans. À l'origine, le port était derrière la falaise.

– Mais, je croyais…

– Non et non ! Nous ne sommes rien. La nature est plus forte que nous. Tout est histoire d'eau. L'eau s'est retirée subitement, en une nuit, le 31 octobre 63. Elle est partie ! Rappelez-vous que Niort était un port ! L'eau s'en va, l'eau revient, c'est ça qui est fascinant. Et maintenant, l'eau revient, monsieur. Oui, elle revient ! Je sais de quoi je parle, aussi vrai que j'ai retrouvé le continent perdu de Mû ! »

Je suis subjugué par tant de verve, mélange de foi vivante, de grand âge et d'ésotérisme allumé. Mon esprit s'envole, je veux qu'elle parle encore. Elle m'invite à pénétrer dans la chapelle.

« Connaissez-vous Abou Simbel ? »

Elle referme la porte. Je suis saisi. C'est une vaste grotte voûtée taillée dans le calcaire, humide et fraîche. Dans un halo, émerge de la pénombre l'autel de pierre, surmonté d'une Vierge à l'Enfant dans une niche encadrée par deux statues. De cette œuvre en creux se dégagent un déambulatoire, une balustrade et, au-dessus de nos têtes, une tribune ajourée posée sur deux larges piliers, derrière laquelle une ouverture taillée dans la paroi laisse passer la lumière.

« Pas personnellement, mais…

– Le principe d'éclairage est le même. Unique au monde. Là-bas et ici seulement. Les rayons entrent par la fenêtre, sont filtrés par les quatre fentes du balcon, et illuminent l'autel en permanence. Saint Martial et saint Antoine d'Égypte sont toujours nimbés de lumière. Voyez-vous, le secret du rayonnement solaire, je l'ai compris ici, un 21 juin, quand j'ai vu apparaître les sept couleurs de la spirale ! Absolument ! Et le 24 décembre, le soleil vient se poser sur la croix. Son ombre est incrustée sur l'autel. L'ombre de tout ce que vous placerez sur l'autel y restera à jamais. Loué soit Melchisedech, le maître de l'univers. Ah, mais vous n'êtes pas tombé n'importe où, nous sommes dans un lieu sacré ici. Vous vous souviendrez de votre visite ! »

Je comprends que mon tour se termine et glisse une pièce dans le tronc fixé sur le pilier gauche. Elle pose sa main sur mon épaule.

« Allez-y, faites le tour de l'autel, profitez qu'il n'y a personne ! »

Conscient de la faveur qui m'est faite, je m'engage dans le déambulatoire creusé derrière l'autel. Le tunnel est sombre et luisant, des mousses verdâtres colonisent la paroi. Je manque de glisser et ressors ébloui, avec l'impression d'avoir accompli une forme de rituel initiatique.

« Je ne suis pas allé en Égypte, mais j'ai vu des églises de ce type en Grèce…

– Et la croix copte sur l'autel ? Et la demi-croix byzantine ? C'est une église orthodoxe, d'avant le concile de Nicée. Avant le Grand Schisme ! La papauté nous a volé le Christ ! Mais ça ne fait rien, car notre religion est portée ! Éternelle ! Rappelez-vous, jeune homme, la vérité n'est jamais à la surface des choses… et la beauté est toujours cachée ! »

Ce disant, elle tape le sol de sa canne ferrée.

« Vous comprenez ?

– Ça sonne un peu creux… Qu'y a-t-il dessous ? une tombe ? une crypte ?

– Ah ! Ne comptez pas sur moi pour vous le dire. Vous êtes jeune, vous êtes curieux, c'est la nature. Alors fouillez, creusez, apprenez et vous trouverez… la vie ! »

13

Au plein-mer, un petit attroupement se forme autour de l'écluse ; le capitaine du port de Mortagne surveille l'ouverture automatique des vantaux, sous les quolibets des pêcheurs à la ligne et à la balance. Il me suggère de passer la nuit dans le bassin à flot, la seconde étant offerte. Je préfère l'échouage dans le chenal et ne pas payer la première nuit, puisque de toute façon je compte partir demain matin.

L'option est plus économique mais pas forcément plus reposante. L'intérêt d'être à flot, par définition, c'est qu'on n'a plus à se préoccuper de la marée. Dans le chenal, je dois sortir plusieurs fois pendant la nuit pour régler la longueur des amarres quand le bateau descend le long du ponton. Lorsque enfin il a fait sa souille et s'est immobilisé dans la vase, ce sont les moustiques qui attaquent, en escadres bourdonnantes.

« Bien dormi ? » me lance le capitaine que je croise aux sanitaires. Je groume en apercevant dans le miroir mon visage bouffi, les yeux rouges et gonflés de fatigue. Pas de temps à perdre à la toilette. Le jusant est vieux déjà d'une heure, et bientôt il n'y aura plus assez d'eau pour sortir du chenal. Puisqu'il me faut arriver à Royan avant la renverse de basse mer, il ne reste qu'un peu plus de cinq heures pour faire la route. Heureusement, ce matin le noroît s'est lui aussi levé tôt. Je prépare la grand-voile pendant que le moteur chauffe, et décide, vu la brise, de remplacer sur l'étai le génois par le grand foc, de surface moindre et mieux taillé pour remonter le vent.

Le départ n'a pas le même goût que l'arrivée, ni la descente du chenal le charme de sa remontée la veille aux lumières rosissantes du soleil en déclin, dans le bruissement des roseaux. Qui plus est, je suis troublé, persuadé d'avoir laissé quelque chose à quai. Je me retourne, manque accoster la rive et remets prestement le voilier dans l'axe de l'estey. Je refais mentalement l'inventaire… Qu'ai-je donc bien pu oublier ?

Mais voilà que l'étrave se lève aux premiers clapots de l'estuaire. Bout au vent, je hisse la grand-voile. 4 à 5 Beaufort annonçait la météo, prendre un ris dès le départ ne s'impose pas. Question de virilité, non mais ! Le foc bien en place, je tire ma première bordée tribord amure, cap sur les côtes médocaines. Mauvais bord, songé-je, mais qui me donne de l'angle pour attaquer le suivant. *Mélisende* gîte sans excès, je règle les voiles pour le près serré. C'est l'allure la plus mâle, où tout est bandé à bloc pour fendre les airs et empoigner les flots. Le premier virement de bord est approximatif : si la grand-voile passe sans histoire d'une amure à l'autre, l'écoute de foc bat un long moment. Le bruit de la toile qui claque en drapeau et des cordages qui fouettent le pont est impressionnant, il crée un sentiment d'urgence qui concourt à la précipitation dans la manœuvre.

Côté armement, je me la joue belle plaisance authentique à l'ancienne comme dans le temps, et suis conséquemment sous-équipé : pas de pilote automatique pour m'affranchir de la tenue de barre, pas d'enrouleur de génois (mais quatre focs de différentes tailles que je dois changer en route, sportif), pas de sondeur, ni de VHF, BLU ou GPS, je n'aime pas les sigles. Je ne tolère que le loch installé par l'ancien propriétaire et le compas, obligatoires. Ce dédain

pour les technologies modernes est peut-être louable, mais il ne favorise pas la tâche, surtout en solitaire. Le système de contrôle de barre que j'ai bricolé dans le bras de Macau m'est toutefois d'un grand secours lorsque je dois faire le point. Si son efficacité est limitée dans le temps, il laisse les mains libres pour prendre les relèvements, descendre rapidement à la table à cartes et calculer la position, avant de remonter corriger l'inévitable embardée.

Position qui me place à cette heure-ci quelque part sur le banc de Goulée, avec un bord qui fait pointer l'étrave sur l'abbaye de Talmont. Le vent fraîchit en même temps que le courant forcit. Or, vent contre courant lève en Gironde comme dans toutes les mers du monde un clapot court et haché, des « chapeaux de gendarme » où cogne l'étrave, tangue et roule la coque comme dans une cuisson à gros bouillons. Le phénomène est d'autant plus désagréable avec les petits bateaux, qui ne peuvent chevaucher deux crêtes à la fois. C'est physiquement exténuant et mentalement éprouvant, l'attention du barreur étant requise en permanence. Sans parler de tous ces bords à tirer pour progresser contre le vent. « Deux fois la route, trois fois le temps, quatre fois la peine, cinq fois la rogne ! » Il faut peu de temps pour apprécier pleinement l'adage.

Dans la baie de Barzan apparaît fugitivement le moulin du Fâ, debout sur son podium. J'ai lu qu'on supposait l'existence à ses pieds d'un port gallo-romain, dont cette tour était le signal d'entrée. Je me représente avec émotion cet amer monumental, dont le relèvement n'a pas varié depuis près de vingt siècles, et ce qu'il signifiait, pour les frêles navires d'alors : la fin d'un long et périlleux voyage.

Se précisent les contours de Sainte-Radegonde, bâtie sur la paroi rocheuse et dont la première travée s'est abîmée

dans la Gironde, ce qui lui donne son aspect trapu. À droite le petit port, qui fut un repaire de corsaires fameux. Cette côte aux blanches falaises est piquetée de carrelets de pêche qui s'avancent dans l'estuaire sur de longues échasses, carte postale officielle. Je me rapproche encore, enchanté par l'harmonie des lignes de l'abbaye romane couleur de sable, dont je peux distinguer jusqu'aux modillons du chevet, rongés par le sel de mer. Des silhouettes se découpent sur la terrasse, qui m'observent. Les perches rouges arrivent rapidement. Il va falloir virer, vite et bien, il y a du public. Foc à contre pour l'aider à passer, rapidement repris sur le winch à bâbord, barre dans l'axe, un dernier regard derrière. Personne n'applaudit ?

La gigue continue. Un coup de barre à gauche, un coup de barre à droite, *Mélisende* danse sur les crêtes, plonge dans les creux, ralentit en fracassant les lames. Ça commence à chauffer, je tombe la marinière et allume une cigarette ; avec ce vent, elle se consume toute seule. La gîte s'accentue, l'eau ruisselle sur les passavants. On ne rigole plus, je dois m'agripper. Où se trouve le gilet de sauvetage ? et le harnais ? Rien n'est prêt. Faudrait prendre un ris, non ? Pas le temps. Pas révisé. Des brisants devant, et de nombreuses yoles ; un coup d'œil inquiet sur la carte. C'est le banc des Marguerites, les barques sont celles de pêcheurs de maigre, à l'écoute. En mai-juin, quand il vient ici pour se reproduire, le gros maigre cracasse, en un grognement proche de celui du cochon que les pêcheurs repèrent l'oreille collée sur la coque de leurs petits bateaux, avant de jeter leurs filets.

Impossible d'approcher davantage sans les importuner. Il faut de nouveau virer de bord. Manque à virer ! La voilure était trop près du vent. Je dois recommencer, après

avoir repris de l'erre et m'être emmêlé dans les écoutes. Enfin, *Mélisende* met le cap sur les conches sablonneuses de Saintonge, et l'infernal essorage reprend, dans des eaux qui s'éclaircissent : le bouchon vaseux est dépassé. La fatigue et le manque de sommeil me transportent dans un état second. Parfois je disparais, fondu dans quelque élément. Où étais-je ? Évaporé dans les airs ? Dissous dans l'eau ? Depuis combien de temps ? Je me reprends en sursautant.

Par moments, je prends goût à ces turbulents reliefs, qui me rappellent les descentes à skis, la godille dans les bosses. Je slalome entre les vagues, fais valser la poudreuse en embruns. À gauche, flexion, à droite, extension, je tiens le rythme !

Mais voilà que les bosses grossissent, noircissent, se soulèvent… droit devant, des cornes ! Je suis torero, à la cape pour enrouler véroniques, faroles et chicuelinas. *Venga toro !* À la muleta, front haut et fesses en avant, rentre ton ventre, attention à la corne droite, je me croise pour une série de naturelles. Aïe ! la rouste ! Je me reprends, et termine ma série tout près du corps par un superbe pecho. *Ole !* Pas le temps de souffler qu'il revient à la charge… Je lui récite ma partition, molinetes, manoletinas, toute la gamme de salon y passe ; et je me fais piétiner, écraser, envoyer bouler contre les talanquères. J'en ai assez. L'épée ! Gaffe ! les rochers de Suzac, les récifs à fleur d'eau ! « Quand les mouettes ont pied, il est temps de virer. »

Sueurs chaudes, sueurs froides. Déjà vidé deux bouteilles d'eau, et toujours soif. Je saute à l'intérieur pour en chercher une pleine. La carte. Courage, dans une heure tu es à Royan. Reste le banc de Saint-Georges à contourner. Par l'est ou par l'ouest ? Le plus simple et le plus rapide semble être le passage à terre par la pointe de Vallières.

Toujours le bon choix. J'en prends plein la gueule dans cette passe où le ressac s'embrouille au contre-courant pour lever une mer chaotique, où des rafales soudaines claquent des falaises comme des bouffes sous la mêlée. Comment un bateau peut-il tracer sa route lorsqu'il est ainsi ballotté en tous sens ? Ne serais-je bon qu'à barrer *Le Petit Mousse* au Jardin public ?

Enfin la grande conche ; la mer s'aplatit. Fébrile, je prépare l'arrivée : trois pare-battage de chaque côté, amarres et pointes à poste, moteur en marche, je viens bout au vent pour affaler. Les voiles battent, les écoutes tressautent, à quatre pattes j'amène le foc en vrac sur le pont, la grand-voile pendant en guenille sur la bôme. Doublé le phare rouge de la jetée, je saute sur le ponton d'accueil, une amarre à chaque main. Sauvé !

14

Sept heures du matin, le réveil sonne. Je le claque aussitôt. Hors de question de partir aujourd'hui. Sommeil. Mal partout. Pas prêt. Me rendors.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque je m'assieds dans le carré devant le petit déjeuner. D'abord, panser coups, plaies et bosses. Pommade par ici, crème par là, antiseptique, sparadrap, café, cigarette, aspirine et vitamines… Et maintenant, si j'allais au marché central ? J'aime son architecture en forme de conque renversée et ses bancs de poissons et crustacés. Langoustines de La Cotinière, moules de bouchot, huîtres de La Tremblade, maigre de Meschers, bar de ligne…

Je m'arrête à la capitainerie pour les papiers et les jetons de douche. Le capitaine, à qui je dis mon intention d'emprunter la passe ouest en direction des pertuis charentais, me tend une double feuille dactylographiée intitulée « Sécurité de la navigation dans l'embouchure de l'estuaire de la Gironde ». Où il est précisé : « Les eaux agitées par des courants contraires donnent naissance à des clapots désagréables en certains secteurs » (ça, j'ai déjà compris) ; « la houle du large, sollicitée par des courants contraires, monte, grossit et déferle dangereusement sur les bancs », « … banc de la Mauvaise, de sinistre réputation, confirmée par de multiples épaves, dangereuses, ensablées en bordure et en arrière du banc… courants qui portent à la côte… » Même pas peur. Je paye la place et fourre les feuillets dans mon sac à dos.

Le poissonnier m'a donné de la glace pilée pour la glacière, qui déborde de vivres frais. Après déjeuner, je vais me promener dans la ville nouvelle, la précédente ayant été rasée par les bombardements alliés, c'est comme ça. Je pénètre dans la cathédrale. On dirait un phare, mais un phare intérieur : un seul volume, une ampleur éblouissante, où flamboient les vitraux.

En revenant par la petite conche de Foncillon dont l'accès était naguère réservé aux dames, je poursuis jusqu'au débarcadère du bac. *Le Verdon* vient d'accoster, quelques voitures en sortent, précédées de piétons et deux-roues. D'autres voyageurs se pressent pour le trajet retour, direction Port-Bloc. Je regarde passer les filles. C'est curieux comme celle-ci ressemble à une personne que j'ai aimée, dans une autre histoire. Cette foisonnante chevelure brune, cette silhouette gracile… Elle s'approche. Nous nous interpellons dans le même souffle.

« Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Toi d'abord !

– Je suis arrivé hier, sur mon voilier.

– Ça alors, tu as un voilier ? Moi, je suis venue à pied faire quelques courses. Je vis en face, dans le Médoc.

– Tu prends un verre ? Viens voir mon bateau.

– Je n'ai pas le temps. Je dois chercher mes enfants à l'école… et le bac suivant part trop tard.

– Tes enfants ?

– Oui, un garçon et une fille, des merveilles.

– Je n'en doute pas. Et… le père ?

– Je vis seule. Tu vas loin avec ton beau bateau ?

– Je pars pour les îles.

– Houla ! Guadeloupe ? Martinique ?

– Je vais commencer par l'île d'Aix, ensuite… [Sirène]

– Désolée, je dois y aller, le bac va démarrer. Tiens, mon numéro de téléphone. J'habite près du port de Goulée. Appelle-moi, quand tu reviendras de tes îles, tu me montreras ton voilier…

– Mais je ne pense pas… »

Elle a disparu dans un sourire. Je reste seul avec un papier griffonné.

15

Je laisse longuement sonner le réveil. Encore fourbu, je crains de me rendormir. Suis-je prêt ? Le plein est fait, vivres, eau, gazole. J'ai passé la soirée d'hier à tracer la route. En partant à la pleine mer de 9 heures, marchant en moyenne à 4 nœuds, je pense virer la bouée n° 4 vers treize heures. Cap ensuite au nord, le pertuis de Maumusson à tribord puis à longer l'île d'Oléron, je devrais doubler la pointe de Chassiron puis virer la tourelle d'Antioche en soirée pour arriver au mouillage de l'île d'Aix au soleil couchant. Je m'imagine dans l'anse de la Croix, face aux phares… ou, si le mouillage est inconfortable, à l'échouage dans la vase au port de la Rade… Au pire, si je traîne, je m'arrêterai pour la nuit à Saint-Denis-d'Oléron.

Le vent de noroît est déjà bien établi, il ne fait pas chaud. J'enfile la veste polaire. Une fois, deux fois, le pouce sur le démarreur… Pour ne pas vider la batterie, je pulvérise dans le filtre à air un gaz pour démarrage à froid qui empeste l'éther. Ainsi dopé, le vieux bourrin bronche puis obtempère dans un claquement de soupapes.

Tout est à poste, cartes et compas sur la table, jumelles, tabac, eau et fruits secs à portée de main. Une impulsion au voilier pour le déborder à partir du ponton et je saute à bord, prenant vite la barre en main. Je me retourne encore. Toujours cette impression d'avoir oublié quelque chose. Le bac sort de cale au même moment, me coupant la route ; à croire qu'il m'attendait pour partir. En plus il me corne ! Je dois faire un tour complet pour lui laisser la politesse, et me

retrouver face à ses vagues qui m'invitent à une danse de saint-gui. Et bang ! un coup de bôme dans les oreilles ! Ça réveille. Faire comme si de rien n'était, compter les étoiles et regarder ailleurs.

Je hisse les voiles face au vent comme il est dit dans le *Cours des Glénans*, où j'ai également révisé la prise de ris, afin de réduire la surface de la grand-voile en cas de bonne brise. Pour l'exercice j'en prends un, puis le deuxième, avant de les enlever. Comme le vent vient de là où je veux me rendre, tribord amure j'entame le premier bord. En coupant le moteur, restons entre nous. L'horizon, au-dessus duquel flottent des nuages bourgeonnants, s'étire désormais sur un demi-cercle. Et l'eau est bleue, enfin. L'Océan s'ouvre à mes yeux emplis d'espoir et d'appréhension. *Hic Rhodus hic salta*, c'est au pied des passes qu'on voit le marin.

Étrange, ce premier bord qui me conduit sur le phare de Cordouan, que je vois passer de part et d'autre de l'étai. La route est pourtant bien plus au nord… Voyons l'autre bord. Non !… sur la pointe du Chay, il me ramène pratiquement d'où je viens. Comment avancer ainsi, en tirant des bords carrés ? Les voiles sont sans doute mal réglées. J'étarque le guindant du foc, puis rapproche le chariot avant de border l'écoute à bloc. Même opération pour la grand-voile, dont je reprends deux ou trois centimètres de bordure. Quelques degrés ont été gagnés, mais je perds en vitesse en la bordant trop dans l'axe. Il me reste à apprendre l'art du compromis. Bridé, le voilier décroche et enfourne à chaque vague. Trop relâché, il va plus vite mais la distance à parcourir augmente considérablement.

Ne me serais-je pas trompé dans mon estime ? Nous sommes en vives-eaux, avec un fort coefficient de marée,

donc un courant qui porte jusqu'à quatre nœuds dans la bonne direction. Il est temps de faire le premier point. Vite vu : à 11 heures, je double enfin la bouée verte n° 13. Pitoyable. Mais c'est la troisième heure de flot, le courant se renforce, je vais rattraper mon retard. À la barre, j'essaie d'anticiper chaque survente pour gagner en cap ou en vitesse en accompagnant les mouvements de *Mélisende*, sentant ses accélérations, prévoyant ses refus, toutes informations communiquées par une tension plus ou moins soutenue dans cette pièce de chêne que je tiens ferme de la main droite.

À midi, j'arrime le gouvernail et descends m'empiffrer au plus vite de tout ce qui me tombe sous la main, en le faisant descendre d'une longue gorgée d'eau. Je mets la bouilloire à chauffer pour un café en poudre, puis remonte avec une demi-tablette de chocolat en main. Il est temps de virer devant le phare blanc et rouge de Terre-Nègre, alors que la bouilloire siffle sur le réchaud.

À 13 heures, je coupe enfin l'alignement au 82 du phare de la Palmyre avec le pylône blanc au feu scintillant planté en mer. Devant, c'est l'entrée de la « chaussette », la dernière ligne droite du chenal balisé. Le prochain bord, à 90 degrés vers le nord, sera vers l'île d'Oléron ! Le trafic s'intensifie. Je croise un pétrolier, un méthanier me dépasse, sans parler des deux voiliers qui m'ont doublé depuis belle lurette et dont je ne distingue plus les voiles. Au bout, la dernière balise est appelée BXA, pour « atterrissage Bordeaux », point de rendez-vous des pilotes qui viennent assister les commandants pour la remontée de l'estuaire.

Je n'aurai pas besoin d'aller jusque-là, les *Instructions nautiques* conseillent, hors mauvais temps, de sortir à la bouée

n° 4, tout en prônant la vigilance, dans ces parages semés d'épaves. Il me semble que le vent se calme à mesure que le soleil passe au zénith. Le loch confirme : l'aiguille descend sous les quatre nœuds. Cela va commencer à poser problème, mais que puis-je faire, sinon m'en remettre au courant qui pousse encore ?

À 14 heures, je double la bouée n° 8. Un mince sillage sur sa croupe, preuve que le jusant se meurt. À main droite, j'ai tout loisir d'observer les brisants qui bouillonnent sur les bancs. Je l'entends désormais, cette rumeur inquiétante qui se rapproche… Sur la gauche, les eaux blanchissent férocement. Les Chiens de Bordeaux se cabrent en tirant sur leur laisse, à s'étrangler. Serais-je cerné ? Je me sens blêmir. Surtout, bien garder l'alignement. Et, comme « il vaut mieux flotter sans grâce que couler en beauté », je capelle un gilet de sauvetage. L'aiguille est sur les trois nœuds. À ce rythme, je ne passerai pas, il manque un nœud. Le moteur, c'est l'heure ! Salaud, qui ne démarre pas ! La bombe aérosol… Oh ! que je n'aime pas cet échappement noir qui sort du pot.

C'est parti, l'aiguille remonte vers les quatre nœuds, péniblement. J'ai peine à entendre le bourrin : les brisants déferlent à quelques encablures, dans un grondement d'enfer. À bâbord comme à tribord, c'est une cataracte qui sans cesse se reforme et dégringole, s'écroulant sur elle-même dans un assourdissant bourdon de basses qui résonnent dans ma poitrine, suivi d'une explosion de liquide à figer les sangs. De froides anguilles glissent dans mon dos. La bouée n° 6 apparaît, lentement, si lentement que je peux détailler les coquillages incrustés à la base de son opulent flotteur rouge. De sillage en revanche, il n'y a plus. Il est 15 heures passées.

Plus qu'un mille pour la 4… elle est en ligne de mire… j'en appelle à tous les affluents… Dore, Dogne, Isle, Vézère, Ariège, Tarn, Gers, Lot et Baïse, à l'aide ! Descendez en force, des pics des Pyrénées ou des puys du Massif central, poussez encore un peu je vous en supplie ! Forcer le moteur pour passer coûte que coûte… la manette est à bout de course. Un claquement étouffé. Le pot d'échappement vomit un épais nuage blanc. Qu'est-ce qui arrive par-derrière ? Non ! Pas ça ! La bouée n° 6 repasse sur mon flanc droit ; elle file devant l'étrave en oscillant, narquoise…

La Rivière m'a repris.

16

« Quinze jours pour un joint de culasse ? Mais qu'est-ce que je vais faire en attendant ? »

Le mécano écarte les bras, autant par compassion que pour me signifier qu'il n'en a pas grand-chose à cirer. Vieux modèle. Introuvable. Pas de stock… Je ne vais pourtant pas traîner deux semaines à Royan, son front de mer, son architecture des années cinquante, pour attendre ce fichu joint. Au prix de la place de port, en plus…

Le moteur est mort, et moi je ne vaux guère mieux. Le moral en berne, j'ai passé la matinée d'hier prostré sur la couchette, attendant qu'on me mette en terre dans mon bateau-cercueil, ou bien qu'il coule, mais vite. Vers midi, j'ai récupéré une bouteille de bordeaux dans les fonds, qui trempait dans une émulsion d'eau saumâtre, de gazole et d'huile de vidange. Je l'ai nettoyée avec un tee-shirt qui traînait, et l'ai vidée en lisant Conrad. J'en ai débouché une autre en soirée que j'ai bue sur une boîte de cassoulet froid, avant de me terminer au vieux rhum, dans la tradition de la marine à voile, en écoutant des chants de marins que je braillais à tue-tête.

Étant forban je vis dans ma cabine
En méprisant les lois, même la mort
Ne vivant que de meurtre et de rapine
Je bois mon vin dans une coupe d'or
Vivre d'orgie est ma seule espérance
Le seul bonheur que j'ai su conquérir
car sur les flots j'ai bercé mon enfance
Et sur les flots un forban doit mourir.

Toc. Toc. Toc. On frappe à la coque. Un grincheux que je renvoie sans ménagement.

« Comment ça moins fort ? T'as vu l'heure ? Tu te crois en HLM ? Retourne dans ta caisse à savon avant que je t'étripatouille, analphabète végétarien ! »

Et j'ai repris de plus belle.

Vin qui pétille, femme gentille
Sous tes baisers brûlant d'amour, oui d'amour
Plaisir bataille vive la canaille
Je bois, je chante et je tue tour à tour.

Ensuite, j'ai dormi douze heures d'affilée, d'un sommeil de fièvre. De fabuleuses sirènes m'escortent en nageant comme des dauphins le long de la coque. *Mélisende* se prend au jeu et saute pour crever du bout de son étrave les gros ballons rouges qui volettent devant elle, affichant d'énormes numéros blancs : 8… 6… 4… Malédiction ! voilà qu'elle plonge dans les abysses ! Des branchies me poussent, je respire sous l'eau. Quel délice de barrer un sous-marin à voile ! Chœurs de femmes lointains. Ballets de poissons magiques. De longues algues chevelues m'enlacent et me caressent. J'explose en mille milliards de bulles argentées. Sublime effervescence. Je suis l'Océan tout entier.

Encore ! Je ne veux pas me réveiller. Garder les yeux clos pour faire durer le plaisir. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Prendre le train pour Bordeaux, le cœur en loque et l'âme en déroute, et retrouver la mauvaise bière du Café des Arts ? Non merci. Il y aurait bien… C'était un signe, peut-être. Et si je l'appelais ?

17

Elle m'avait dit : « Après le phare de Richard, tu ne peux pas te tromper, c'est le deuxième chenal sur ta droite ! » Ça paraît clair mais, passé le marégraphe et le phare de Richard, je ne vois toujours pas la moindre balise. Au vent portant, il ne m'a fallu que trois heures pour arriver dans ces parages languides, à l'écart du grand chenal de navigation. La turbidité de ces eaux lourdes où s'enroulent des arabesques mordorées en montre le peu de fond. L'échouement guette, mais je dois me rapprocher le plus près possible de la rive pour débusquer une incertaine marque d'entrée de chenal.

J'ai repris du poil de la bête : de Royan la navigation a été euphorique. D'abord la sortie du port sous voiles seules, nécessité oblige et noroît le permettant. Puis, au grand largue sur un seul bord, les départs en survitesse : en actionnant la barre comme s'il s'agissait d'une pompe, écoute de grand-voile à border dans l'autre main, je parvenais à hisser la coque sur la vague qu'elle surfait interminablement : tout le voilier tremblait et vibrait dans les remous comme un chat qui ronronne. Et moi avec.

Je me fais doubler à vive allure par une plate de pêcheur, lequel me fait un signe de main, c'est très aimable, avant de me laisser aux prises avec les vagues qu'il a formées, ce qui l'est beaucoup moins. Je l'observe aux jumelles se diriger vers les terres, et disparaître dans une échancrure de la côte. Serait-ce Goulée ? Un clocher qui pourrait être celui de Valeyrac se dessine dans les optiques. Cela concorde avec les indications de la carte. J'affale le génois pour y voir plus clair.

Oui, c'est bien l'entrée d'un port que signale cette perche verte surmontée d'une croix de Saint-André. Est-ce le bon ? Le meilleur moyen de le savoir, c'est d'y aller voir. Le vent aidant, je dois pouvoir remonter sous grand-voile seule. De toute façon je n'ai pas le choix, à l'aviron, ça ne passera pas. Là… j'ai bien lofé après la perche, mais le courant me dépale vers l'amont. Je me retrouve au près serré, à longer le rudimentaire balisage : des branches mortes, dont certaines ont refait des feuilles, coiffées de bidons ou de bouteilles en plastique, ornées d'un catadioptre, de sacs-poubelle emportés par le vent. Un dernier méandre avant une plage en saillie où conversent des mouettes manque me mettre bout au vent ; heureusement, j'avais conservé un peu de vitesse.

L'onde, en pénétrant dans les terres, s'assoupit dans l'haleine tiède des marais. Silence épais, à peine troublé par le glissement de l'eau sur la coque. *Mélisende* progresse au ralenti, relancée par quelque risée qui lui permet de regagner le milieu de l'estey. À gauche, un piquetage sur la rive effondrée, une cage en fer posée sur un trépied devant une tonne de chasse ; un autre méandre, des cotonniers desquels s'envolent des fleurs blanches et légères qui atterrissent dans mes cheveux, puis des cabanes construites sur une presqu'île, le chenal qui se divise ; et après je vais où, moi, à droite ou à gauche ?

Des silhouettes s'agitent sur la langue de vase craquelée. On me fait des signes. À droite, donc. Un ponton libre. Je choque l'écoute et largue la drisse de grand-voile, qui descend à mi-course. Le voilier termine sur son erre et vient s'immobiliser au ras de l'appontement. Je lance les amarres à terre. Deux

enfants se précipitent vers les cordages en riant. Elle s'avance, drapée dans un paréo chatoyant, un franc sourire aux lèvres. Ça me fait tout drôle d'être attendu. Depuis combien de temps cela ne m'était-il pas arrivé ? D'abord, l'envie de s'enfuir en courant, et puis, l'air de rien, le cœur qui se met en pavois.

18

La chatte blanche aux yeux bleus et au long poil soyeux vient se frotter à mes jambes, la queue haute, en miaulant d'aise. Des hirondelles virevoltent de la cime des arbres au cabanon du fond du jardin, piquant subitement au ras de la pelouse. La haie brasille au soleil couchant. Je termine mon verre de vin.

« Viens avec moi, me dit la fillette, on va voir les petits hirondeaux. Ils sont nés avant-hier. »

Elle me prend par la main et m'entraîne vers une échelle posée contre le mur. Un nid est construit sous la charpente. Dès qu'elles me sentent approcher, quatre petites têtes noirâtres ouvrent à gorge déployée leurs becs affamés en poussant des cris aigus.

« Tu ne dois pas les toucher, sinon leurs parents vont les jeter du nid.

– Mais je n'en ai pas l'intention, j'aurais trop peur qu'ils me mangent un doigt !

– C'est les mêmes qui reviennent tous les ans au printemps. Ils sont chez eux, chez nous. Et à l'automne, quand ils seront grands, ils partiront en Afrique.

– Quel voyage ! Ils ont une autre maison là-bas ?

– Oui, mais il fait trop chaud, alors ils reviennent ici. »

La maison dans les vignes est bâtie sur une croupe d'où l'on devine la Rivière et les coteaux de Saintonge. L'horizon sur 360 degrés, la lumière chaude d'un ciel marin rose, blanc et bleu, le silence pénétré de cette fin de journée donnent un air tout insulaire à ce qui fut un ancien archipel, du temps que l'estuaire s'ouvrait en delta.

Le dîner terminé, les enfants couchés, nous restons tous deux à converser sous la tonnelle.

« Tu as des nouvelles des autres ?

– Très peu. Je sais que certains sont allés se faire oublier en Espagne ou en Italie ; d'autres vivent à la campagne, comme moi. Et toi, tu pars chercher ta liberté en mer maintenant ?

– Tu parles d'une liberté ! Je ne me suis jamais senti aussi coincé que sur un voilier, déterminé par les contingences, dépendant de l'heure de la marée, du temps qu'il fait, du vent, des fonds, des possibilités d'abri, sans parler des problèmes mécaniques… Mais, pour tout te dire, ça commence à me plaire ! D'ailleurs, il va falloir que j'y retourne, pour régler les amarres et surveiller l'échouage. La liberté, sur un bateau, c'est de suivre la règle !

– Tu finiras dans un monastère, je te l'ai déjà dit ! Il y a un vélo dans la remise ; tu n'auras qu'à remonter la selle pour aller à Goulée. Viens, je te montre ta chambre. »

Elle m'entraîne dans le cabanon, où est aménagée une chambre d'amis, et se laisse tomber sur le lit.

« Allez… tu rejoindras ta princesse après !

– Mais je te préviens, j'ai les mains encore noires de cambouis… et je ne fais que passer ! »

La chatte gratte et miaule à la porte, mais nous ne l'entendons plus. Tangage et roulis. Clapot haché, houle longue, embruns.

J'ai cueilli la rose blanche
Qui s'en fut la voile au vent
Elle est partie vent arrière
Reviendra en louvoyant.

Ensuite, je retrouve *Mélisende*. Joies de la polygamie.

19

Deux semaines sont vite passées. Dans une maison à la campagne, il y a tant à faire. « Une maison sans homme, c'est comme un bateau sans gouvernail ! » me suis-je surpris à dire un soir. Regard lourd d'approbation. En tout cas, je commence à comprendre cette réflexion de Péguy, qui parle du père de famille comme du véritable héros moderne. Adopté d'emblée, entouré d'amour et comblé de reconnaissance, j'ai mis en veilleuse mes velléités aventureuses.

J'ai plaisir à découvrir cette fin des terres, que je considérais comme un vaste marécage peuplé de brutes demeurées. Depuis La Boétie, le pays est resté solitaire, s'il n'est plus tout à fait sauvage. Les travaux des assécheurs l'ont rendu viable, ceux de la vigne relativement prospère, mais ces terres basses aux longs chemins droits et déserts bordés de tamaris échevelés restent des lieux d'oubli. Il fait bon s'y perdre dès les premières lumières de l'aube, quand fument les prairies détrempées que picorent les aigrettes, jusqu'aux braises du ponant, dans la quiétude paludéenne où tournoient les milans noirs.

À vélo, de Pauillac à la pointe de Grave, j'ai visité tous les petits ports-chenaux de la rive gauche : Saint-Estèphe, La Maréchale, Saint-Christoly, By, Richard, Saint-Vivien, Talais, Neyran, Le Verdon, esteys serpentant dans les vases de l'estran avant de s'enfoncer plus ou moins profondément dans les mattes, pour aboutir à un quai incliné, le peyrat, toujours empierré au nord, du côté du vent dominant, le vent décostant.

Tous ont leur charme et portent plusieurs siècles d'histoire, qu'elle soit liée à la pêche, au commerce du vin ou au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, comme à La Maréchale où j'aime descendre par la croupe de Couffran avant de piquer sur Loudenne. C'est un des seuls endroits de cette rive d'où l'on peut contempler d'en haut la Gironde, qui apparaît dans le virage comme une impossible baie, bordée de falaises.

Sur *Mélisende*, j'ai préparé le moteur, déposé culasse, soupapes et culbuteurs. L'intérieur est transformé en atelier de mécanique. Les bannettes et la plupart de mes affaires ont été remisées dans la cabine afin d'étaler dans le carré pièces démontées, goujons, écrous, rondelles, outils et jeu de cales, soigneusement rangés par famille. Tout est prêt pour mettre en place le nouveau joint de culasse que vient de porter le facteur.

Il a fallu l'après-midi entière pour en terminer. La culasse est enfin serrée grâce à la clé spéciale que m'a prêtée le mécanicien du garage d'à côté. Je veux y croire quand j'actionne le démarreur. La batterie chargée à bloc, le moteur se lance avec fougue, puis hoquette et s'étouffe en compression. Inquiétude. Nouvel essai. Il tourne mollement quelques secondes, crache un pet de fumée puis s'arrête à nouveau. Où est le problème ? Dans les fonds coule lentement un liquide noir et graisseux. J'ai peur de comprendre. J'insiste frénétiquement, avant d'admettre que l'affaire dépasse mes compétences et d'appeler à l'aide le garagiste.

Son diagnostic me fait l'effet d'un coup de bôme sur la nuque. Le bloc-cylindre est fendu. Il faut déposer le moteur et le remplacer. Combien ? Cher. Et pas simple.

Les chantiers du Verdon ou de Royan contactés me proposent des devis faramineux. Il leur faut d'abord mettre le voilier au sec avant de sortir le moteur avec une grue. La location et la main-d'œuvre sont hors de prix, sans parler du coût du moteur neuf. Mais comment, tout seul, enlever et installer sur le voilier un moteur qui pèse près de deux cents kilos ?

J'ai envie de dormir.

20

Au port de Goulée confluent deux chenaux qui drainent l'eau des mattes, ces terres gagnées sur l'estuaire. Le petit chenal de Guy, où je suis amarré sur un ponton ostréicole abandonné, rejoint le chenal principal, dont une rive est aménagée pour recevoir les bateaux de plaisance. Mais qui a un bateau ici a un filet et des nasses, et ne saurait être qualifié de braconnier, ces ancestrales pratiques étant bien antérieures aux lois des gens de la ville. Professionnel ou pas, on pêche selon la saison dans la Grande Bourgne anguilles, aloses, lamproies, bars, soles, plies, crevettes, pibales ou maigres au tramail, à l'araignée, à la palangre, à la senne, à la nasse, au haveneau, au verveux, au pibalour, au carrelet, à la bourgne ou à l'épervier.

Les huîtres, c'est fini. La présence en abondance de métaux lourds dans la Gironde, et en particulier de cadmium, en interdit désormais l'élevage et l'affinage. Ne restent pour témoigner de plus d'un siècle d'exploitation fructueuse que ces amoncellements de coquilles vides, de poches et collecteurs remisés derrière les anciennes cabanes de détroquage, que ces pelles et mains de fer que l'on retrouve dans la vase et qui servaient à ramasser la japonaise à marée basse sur les crassats, que ces épaves de barques arcachonnaises venues pour l'approvisionnement en naissain des parcs du Bassin et dont les côtes noircies se dévoilent au jusant, pitoyables squelettes.

Le hameau de bois planté dans la presqu'île est le siège d'une activité constante. Ces ribeyrats, Médocains de la Rivière, s'invitent tour à tour dans leur cabanon, en bonne fraternité, pour partager une grillade aux sarments, toujours bien arrosée par le vin d'un ami vigneron. Gibier, poissons, cham-

pignons sont l'objet de toutes les discussions, qui tournent en cycle avec les saisons et les migrations. En ce moment passe la tourterelle, dont on parle avec une affection jalouse, avant de la tirer du haut de pylônes moins élégants, il faut le dire, que les extravagantes palombières de leurs cousins landescots. C'est également la période où rentre pour frayer l'alose, dont on raffole rive gauche, quand elle est méprisée en face par les gavaches de Saintonge. Au sein de ces dernières tribus de cueilleurs-pêcheurs-chasseurs où femmes et enfants prennent toute leur place, on rit gras, on complote à voix haute, on se chambre à tout va, dans une rude convivialité qui cache mal une profonde pudeur.

Je reste à longueur de gaffe, mais mon voilier de bois me vaut une aimable curiosité. Ainsi m'offre-t-on, outre force conseils, des planches et des pieux en s'apercevant que je retape le vieux ponton vermoulu. Un costaud barbu se propose avec sa masse quand il me voit enfoncer un poteau dans la vase à l'aide d'une autre pièce de bois. Besogne faite, je l'invite à prendre un verre à bord, et nous devisons cisaillement et compression, en louant les mérites de la croix de Saint-André pour rendre une structure indéformable.

Je lui raconte mes malheurs. Il a une idée. En attendant, je n'ai qu'à lancer la procédure pour l'échange standard avec le concessionnaire de la marque, établi sur le port d'Arcachon. Les pêcheurs ont des remises intéressantes, on s'arrangera avec l'un d'eux. Il me prête un moteur de secours, un neuf chevaux hors-bord dont il n'a pas l'usage. Nous allons le chercher dans sa cabane et l'installons sur le tableau arrière du voilier. Un petit tour pour les essais, quelques réglages, et voilà *Mélisende* de nouveau motorisée. Mille mercis, je vais pouvoir reprendre mes navigations intérieures, et initier ma nouvelle famille aux joies de la voile.

21

J'entreprends de former mon équipage. Au port c'est un plaisir. On joue à la dînette, à la cabane, on pêche des crabes dans le chenal, on fait une tente pour se protéger du soleil, on apprend à faire des nœuds…

En mer, ce n'est plus pareil. La première vraie sortie est pour Royan. 9 heures du matin, temps superbe, jolie brise, nous partons faire le marché. Départ deux heures après la pleine mer ; le vent du nord oblige d'entrée à tirer un premier bord vers l'abbaye de Talmont.

« Ça penche ! J'ai peur !

– Tu ne risques rien, c'est comme ça que le bateau est content ! Et puis, dis-toi bien que celui qui tombe à l'eau n'a pas sa place à bord ! »

Nous virons une heure plus tard, après l'épave de *L'Amiénois*. L'excitation du départ est retombée. Mes pauvres plaisanteries ne recueillent même plus de maigre sourire. « Le mal de mer, au début, t'as peur de mourir ; à la fin, t'as peur de pas mourir. » Ce n'était peut-être pas le moment. Les visages sont pâles, les attitudes prostrées, le silence pesant.

« On peut pas rentrer ?

– Pas possible, le courant nous porte pour trois heures encore !

– Maman, j'ai mal au ventre !

– Moi aussi !

– Où est le seau ? »

Je n'ai même pas de nautamine dans la pharmacie… nous en achetons à Royan, ainsi que des huîtres, des crevettes et des langoustines qui n'intéressent plus que moi… le retour est morose, dans la torpeur médicamenteuse et la déception partagée.

Une nouvelle tentative quelques jours plus tard se terminera de la même manière. L'espoir de navigation familiale s'évanouit.

En suis-je vraiment déçu ? Pas très longtemps.

22

Certains soirs, quand la marée convient, ni en mortes-eaux, ni en vives-eaux, je sors pêcher l'anguille dans l'anse de Valeyrac. Mouillé à mi-marée sur deux mètres de fond, le voilier s'enfoncera légèrement dans la vase avec le jusant, ce qui rendra la sieste encore plus confortable.

Avant toute chose, tenter de pêcher quelques petites chevrettes pour améliorer l'ordinaire (l'anguille en raffole). La balance est lestée, selon les reliefs du dîner, de peaux de melon, d'os de gigot, de carcasse de poulet, avant d'être mise à l'eau.

À défaut, j'esche avec des vers que je déterre dans le jardin et que je conserve au réfrigérateur, discrètement au fond du bac à légumes. Les vers canadiens vendus au supermarché sont excellents mais fort chers, à moins de substituer les couvercles.

D'abord, enfiler le gros ver le long d'une aiguille de cuivre creuse, ce qui ne réjouit pas le lombric : il se tord en tous sens pour échapper à la pénétration anale (pas d'autre voie). Le voilà calmé et entièrement empalé. Maintenant, délicatement, la pointe de l'hameçon dans le creux de l'aiguille, le remonter, jusqu'au fil, comme une chaussette. Là… il va mieux, qui frétille de la queue pour attirer sa prédatrice !

Si par chance au fond de la balance se tortillent quelques chevrettes, les faire tenir à l'hameçon de la même manière, la résistance à l'embrochement étant cependant supérieure chez la crevette que chez le ver, avec en plus ce frétillement des petites pattes qui transmet une réelle intimité, totalement absente avec le lombric.

D'une rotation du buste qui évoque celle d'un joueur de golf, il faut ensuite envoyer la ligne dans la direction et à la distance souhaitées. La parabole se dessine lourdement dans les airs, le moulinet se dévide dans un froissement accéléré, une gerbe d'eau marque le cœur de cible.

Après avoir pincé un grelot sur le scion, le pêcheur peut ouvrir un livre, écrire des poèmes ou bien faire la sieste. Le plus souvent, on l'observe immobile, les yeux perdus sur la surface des eaux, l'esprit comme en allé, portant de temps à autre un regard énamouré à la canne, dans l'attente humble et confiante qu'elle veuille bien se mettre à vibrer.

Grelot ! Grelot ! La ligne se tend ! Pas la peine de ferrer comme une brute, l'anguille est vorace et avale l'appât sans minauder. Décolle le plomb de la vase et ramène du fil, tourne, tourne le moulinet ! À cinquante mètres un éclat argenté, la voilà, brillante elle nage sur la queue, tire, tire pour qu'elle ne tranche pas la ligne de ses dents acérées. Elle se débat la gredine, elle étincelle en ricochant sur les flots. Là… je te lève, je te sors. Que tu es belle ! Elle tombe dans le cockpit, cherche à s'échapper par le trou de nable, s'entortille sur la ligne, s'étrangle toute seule. Tout est emmêlé, la ligne le plomb les hameçons les clipots. J'enfonce le dégorgeoir dans sa gueule pour enlever le fer. Quel joli minois ! Elle se tord, se vrille, se love, elle m'enlace le poignet, avant de choir dans le seau où elle dessine un esse, laissant sur mon avant-bras un épais mucus qui tire la peau en séchant.

23

Ce soir-là, je rapporte huit anguilles à la maison, et autant de haïkus estuariens, lesquels ont nettement moins de succès.

Sur bois flotté
Un goéland
Le nez au vent

Éclair d'argent
Dans le long bec
Finit l'anguille

L'alose luisante
Dans la maille
Se cabre et crie

Sept trous
De flûte
Lamproie musicienne

Sous la yole mutine
Le maigre
Babille et jouit

Plein de chiures
Sur le pont
Les hirondelles

Canards en escadre
Au ras de l'eau
Malins

Haut les grues
Bientôt
Les bûches

24

La vue sur l'embouchure est troublée par des entrées maritimes qui retiennent la lumière. Le gris du ciel s'infuse dans l'ocre de l'estuaire. Derrière les hautes grues du Verdon flotte comme sur un coussin d'air la dune de l'Amélie.

Le long bord au près serré me conduit du port de Goulée à l'abbaye de Talmont. *Mélisende* pique dans la plume mais je garde tout dessus pour passer en force. J'ai repris mes navigations en solitaire : si la Rivière ne m'a pas laissé sortir, c'est qu'elle a sans doute encore des choses à me dire. Cette fois-ci, je ne virerai pas sous Sainte-Radegonde ; je ne fais que traverser, pour relâcher au petit port caché en amont du village. Au fond de l'étroit chenal, je m'amarre à couple d'un chalutier désœuvré. Impossible de faire demi-tour, il faudra demain repartir en marche arrière.

Je délaisse le village corsaire aux jolies roses trémières pour me diriger à pied vers l'est, en direction du moulin du Fâ. Des photos aériennes ont révélé l'existence en ces parages d'une importante cité gallo-romaine, bâtie autour de son port et de ses entrepôts. Là où ne s'étendent plus désormais que des champs de céréales aurait été Novioregum, un des plus grands comptoirs de la Gaule antique. La tour en ruine apparaît bientôt près d'une ferme, au sommet d'un monticule, remarquable amer.

D'importants travaux de terrassement dans l'entre-deux-guerres avaient dégagé sous le moulin du XVIe siècle un vaste podium de trente-six mètres de diamètre et cinq mètres de haut. Les bases de douze pilastres, des tambours

de colonnes retrouvés lors des fouilles près d'une fosse contenant des ossements d'animaux, des vestiges d'escalier ont permis entre autres découvertes d'établir la présence d'un temple circulaire avec une colonnade à sa périphérie et une cella ronde au centre. On y accédait du côté est, en passant sous un porche avec fronton précédé d'un large escalier. L'édifice était sans doute recouvert d'une coupole, dont la toiture culminait à trente-trois mètres. Ce considérable temple dédié à Mars, selon une inscription découverte sur un piédestal de statue, servait de point de repère pour les navigateurs.

Car les navires arrivaient ici de tout l'Empire pour vider leurs cales, étain de Grande-Bretagne, huiles du Guadalquivir, saumure de Bétique, céramiques de Lusitanie, vin de la côte tyrrhénienne, jambons de Cantabrique, marbre des Pyrénées…

En contrebas, un petit groupe s'active dans une fosse. Un chantier de fouilles. Ce sont des colonnes qu'on dégage de leur gangue terreuse de presque deux mille ans. Une jeune femme aux blonds cheveux bouclés est en train de brosser un chapiteau.

Je fais mon intéressant :

« Superbe corniche ! Ce sont des rais-de-cœurs, n'est-ce pas ? »

Elle tourne vers moi un regard d'abord contrarié qui s'éclaire en sourire mutin :

« Monsieur est connaisseur… des rais-de-cœurs en étrier, remarquez bien. Typiques de la production saintoise du Ier siècle. Et si vous appréciez la sculpture, admirez la délicatesse de ces rinceaux, l'élégance de ces feuilles d'acanthe, cette frise de palmettes et calices… Nous avons affaire à un grand artiste. »

Je ne sais qu'admirer le plus, du travail de la pierre ou de son visage clair aux yeux malicieux.

« Vous retrouvez beaucoup de vestiges ?

– Malheureusement très peu, tout ce qui restait a été pillé après guerre. Il faut aller dans les jardins des villages alentour pour en retrouver ! Vous êtes historien ?

– J'ai une tête d'historien ? Non, un simple curieux qui navigue sur l'estuaire désert, et qui a du mal à l'imaginer peuplé de vaisseaux…

– Et pourtant, nous sommes ici dans l'un des plus grands comptoirs de l'Antiquité ! Venez avec moi, je vais vous montrer… »

Elle m'invite à entrer dans l'ancienne ferme, sort d'un grand classeur une série de photographies. Ce sont les fameux clichés aériens de Jacques Dassié qui ont permis la localisation de Novioregum. L'effet est saisissant. Sur de vertes prairies, des lignes jaunes comme tirées au cordeau délimitent des carrés et des rectangles, figures indécises qu'elle interprète avec assurance :

« Là, cette vaste zone remplie de quatorze rectangles identiques autour de deux grandes cours, ce sont les horrea, autrement dit les entrepôts du port, port que l'on situe plus bas, dans cette dépression appelée combe du Rit. Ici, ce sont les thermes, que nous avons dégagés en partie ; là, le forum, et puis un autre temple, de tradition celtique celui-là, à cella hexagonale, le long du monumental decumanus. Nous avons aussi mis au jour une partie de l'aqueduc, ici, et repéré un vaste puits, là, qui alimentait l'hypocauste des thermes. À l'apogée de Novioregum, sur ces cent quarante hectares, soit la même superficie que Burdigala ou Lemonum, vivaient vingt mille habitants. »

Elle sort du carton une aquarelle.

« C'est une reconstitution de ce qu'a pu être la ville à l'époque de sa prospérité. Puis tout a disparu. Invasions, épidémies ? Le port s'est-il envasé ? Toujours est-il qu'au IVe siècle, on ne parle plus de Novioregum. »

Je montre du doigt une forme en demi-cercle sur le bord gauche du tableau.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Un théâtre, aussi grand que celui de Vienne ou d'Orange. Montez le voir, vous allez comprendre. »

Elle m'indique le sommet d'une petite colline, quelques centaines de mètres plus à l'ouest. Le relief en demi-cuvette permet d'imaginer un hémicycle à flanc de coteau. Quelques pierres de gradins ont été mises au jour sur les hauteurs. Je monte et prends place, tel un spectateur de l'an 40 en attente de la représentation d'une comédie de Plaute.

Quelle vue ! Le spectacle est à couper le souffle. Sur 180 degrés, du jardin à la cour, du bec d'Ambès à l'Océan, l'estuaire se déploie en majesté. C'est un bras musculeux de l'Océan qui s'étire, une coulée de métaux en fusion, dégradée de cuivre, d'airain, d'or vieux, d'étain, de plomb, de vif-argent, aux reflets roses, bleutés ou mauves, piquée de millions d'étoiles scintillantes. En fond de scène, le Médoc est un isthme incertain, précaire finistère.

Au creux du vallon, la combe qui dessine l'antique port. Les quais grouillent d'activité, des bateaux qu'on décharge, d'autres qui appareillent, d'autres encore qui entrent dans le bassin après avoir doublé la jetée. S'agitent de petites barques en osier tressé des Bituriges Vivisques, des pirogues monoxyles, des canots en cuir de cheval des Santons, des liburnes à deux rangs de rames, des trirèmes à voile unique, des naves de Vénétie rondes et massives, en un ballet gracieux et enivrant.

Une chasse d'épais nuages blancs arrive de l'embouchure, cumulus monumentaux dessinant un magnifique arc de triomphe. Un grain ? Non. Surgi du fond des âges, un lent convoi chargé de toile, après avoir doublé les Asnes entre la Mauvaise et Cordouan, embouque « la rivière qui porte navire de mer si profond en terre ». Fantastique cortège de coques et de mâts, de vergues et d'agrès, battant pavillons de tous pays de mer, vingt siècles de navigation reviennent pour parader dans un défilé enchanteur de hautes voiles gonflées par le bienveillant noroît.

Tous ces bâtiments connaissent la mer de Bordeaux, qu'ils ont longtemps pratiquée avant de s'égailler aux cinq continents : frêles galères romaines à triple rang d'avirons et voiles latines, knarrs vikings au bordage à clins, boutres de pirates sarrasins, galions espagnols, clippers anglais, schooners américains, hourques hollandaises, carvelles bretonnes, cotres corsaires, lougres cabotiers, pinasses du Bassin, chasse-marée de Bretagne, baleiniers basques, caravelles portugaises à bombardes, bisquines à voiles au tiers, trois-mâts goélettes terre-neuviers, corsaires de Talmont, goélettes à trois focs, cogues hanséatiques portant une nacelle de vigie à la pointe de leur mât, cutters hollandais à voile aurique, cotres pilotes à tape-cul et pavois blanc, bricks aux voiles de chanvre carrées sur leurs deux mâts inclinés, brigantins à brigantines, caraques portugaises à trois mâts, corvettes armées de vingt canons, frégates de guerre à hauts bords, négriers doublés en cuivre à trois mâts et deux ponts, trois-mâts barques aux larges châteaux de proue et de poupe, trois-mâts à phares carrés retour des Indes, vaisseaux à trois ponts quatre mâts et, fermant la marche, le plus jeune, l'extraordinaire cinq-mâts barque sorti des chantiers de Bordeaux au début du XXe siècle.

La fabuleuse procession s'est évanouie. Les yeux constellés de papillons blancs, je redescends vers le chantier de fouilles. Elle est encore là, occupée à prendre des notes.

« Alors ?

– J'ai tout vu. C'était merveilleux. Merci.

– Avec plaisir. Revenez quand vous voulez. Vous êtes à pied ?

– Non, je suis venu en voilier ; je passe la nuit au port de Talmont.

– Ah oui ? et… on peut visiter ? »

La grand-voile est en dentelle,
La misaine en satin blanc.
Ah ! la feuille s'envole, s'envole,
Ah ! la feuille s'envole au vent.

25

Par 45 degrés 35 minutes de latitude nord et 1 degré 10 minutes de longitude ouest, j'ai découvert mon île, sans même sortir de l'estuaire.

En venant précautionneusement par l'est pour reconnaître la passe étroite et délicieuse, on gardera de la toile jusqu'au mouillage pour jouir des eaux calmes, en tenant le phare de Cordouan comme magistral amer. À mi-marée commencent d'émerger deux bancs sablonneux qui dessinent le lagon en blondissant au soleil. Au nord, à mesure que l'eau se retire, verdit un vaste platin rocheux incrusté d'huîtres et de moules, qui signa la perte de nombreux bâtiments puisqu'il est bien connu qu'en mer, le plus grand danger, c'est la terre. C'est pourquoi, depuis que les hommes naviguent, chaque époque fit élever sur ces récifs pour alerter les capitaines une tour à feu de plus en plus haute où brûlèrent bois ou charbon, poix et goudron, graisse et blanc de baleine, toutes sortes d'huiles – de rabette, d'olive, de lin, de poisson, de fèves, de tourteau, de colza –, de la houille, du pétrole, du gaz de pétrole… Et toujours les navigateurs se plaignaient de l'éclairage, insuffisant par temps de brume.

Aujourd'hui, le Grand Cierge, commandeur de l'estuaire, porte à vingt-deux milles ses puissants rayons occultés trois fois toutes les douze secondes. « Bâtir dessus la terre est-ce chose rare ? Mais qui a jamais vu bâtir dessus la mer ? » Le plus beau monument de Bordeaux (c'est lui, à n'en pas douter, que montre du doigt la Navigation

sur l'une des colonnes rostrales des Quinconces), dont l'érection fut commandée pendant le mandat du maire Michel de Montaigne à Louis de Foix, arbore, sous les ordres dorique et corinthien et l'œil de Neptune, canons et étendards, guirlandes et mascarons, pilastres et consoles, galeries à balustrades, frontons emboîtés, tympan et écussons, rinceaux et feuilles d'acanthe taillés dans la blonde pierre de Saintonge.

En dessous du salon des Girondins vaste comme un hall de gare, au-dessus de la chambre du roi pavée de marbre noir et blanc – blasons, bustes et monogrammes royaux –, Notre-Dame de Cordouan – une chapelle coiffée d'une coupole à caissons, autel, bénitiers et vitraux – occupe tout le deuxième étage. Sous la lanterne, à soixante mètres, la chambre de quart, recouverte d'un parquet de chêne, est meublée de deux lits avec alcôves pour les gardiens.

Je reprends mon souffle. L'ascension a été pénible ; l'altitude ne me vaut rien. Agrippé fermement au balcon, je dérobe un regard aux côtes girondine et charentaise avant de redescendre, tourmenté par cette interrogation : quelle était la plus forte, la peur de tomber ou l'envie de se jeter ?

Je retrouve mon calme en déambulant sur le platin, le pied tordu par les pierres instables, dérapant sur les algues vertes, à la recherche d'un trou d'eau où contempler l'univers. Dans quelques heures, les battures de Cordouan seront recouvertes par cinq mètres de flots. À la merci de cet entre-deux-mondes, je m'abandonne aux vents et aux songes, en survie provisoire dans les entrailles secrètes de l'Océan.

26

En fin de semaine, le mouillage de Cordouan devient insupportable. Quand ils ne désolent pas le monde par leurs constructions, les hommes le rendent invivable par leurs activités. Haut-parleurs nasillards à fond, les promène-couillons vont et viennent en rotations continues, entourés de scooters des mers qui pétaradent entre toutes sortes de 4x4 flottants où rôtissent des viandes flasques. Me revient ce passage de *Tristes tropiques* qui vitupère « cette civilisation proliférante et surexcitée qui trouble à jamais le silence des mers ». Comme ma tolérance décroît à mesure que se multiplient ces fâcheux, je fais demi-tour, balance deux lignes de traîne à l'arrière du bateau, et vais traquer la loubine un peu plus au sud, sur les hauts fonds du platin de Grave.

L'intérêt de la pêche à la traîne, c'est qu'elle permet de continuer à naviguer : les lignes, composées de plusieurs hameçons recouverts de plumes en guise de leurre et terminées par une cuillère argentée, se chargent toutes seules d'attirer et de ferrer le poisson. On doit cependant bien contrôler sa vitesse : entre deux et quatre nœuds pour le bar, trois et cinq nœuds pour le maquereau, et bien choisir l'endroit à prospecter, comme dans toute bonne pêche. Un plongeon de mouette, des petits poissons qui sautent en surface pour échapper à la chasse de plus gros sont des signes de ralliement.

Précisément, il m'a semblé apercevoir des ricochets à la surface vers la bouée rouge. J'abats franchement, choque la

drisse de grand-voile pour m'en rapprocher. Comme je vais trop vite, j'affale le génois, ce qui permet de dégager la vue. Mais… je ne connais pas cette bouée, qui porte l'inscription G4 sur sa base. La carte m'apprend qu'il s'agit d'une des marques balisant la passe sud, l'ancienne passe de Grave, que l'on emprunte pour descendre vers Arcachon ou, plus loin, Hendaye et la côte espagnole. J'en frémis.

La mer est calme, la brise légère, je ne modifie pas le cap, qui me mène vers la bouée verte suivante, G5 de son petit nom. C'en est fini du clapot court et haché de l'estuaire : une légère houle rythme la progression, on monte et on descend gentiment, comme sur les chevaux de bois d'un carrousel. Ça saute à l'arrière ! Je ramène la ligne, quarante mètres de tresse d'abord, à enrouler sur le plioir, puis dix mètres de fil. La planchette japonaise ricoche sur l'eau, ça se débat un peu plus loin… un maquereau ! deux maquereaux ! trois maquereaux ! et un quatrième qui saute hors de l'eau quand je relève la ligne pour venir s'enferrer sur la bien nommée mitraillette ! Incroyable ! J'ai le repas du soir, accueilli par des acclamations à mon retour à la maison.

Je reviens le lendemain, autant dans l'espoir de pêcher à nouveau que pour apprivoiser la passe sud. Les *Instructions nautiques* la décrivent comme aussi délicate que la passe ouest, même si les courants sont moindres, parce que plus étroite et moins profonde, et tracée entre les bancs couverts d'épaves du Gros-Terrier, des Olives et du Chevrier. Aux abords de la G5, la houle est un peu plus longue qu'hier, un peu plus haute également. Ce sont des vagues latérales, venant du large, qui soulèvent donc le voilier par tribord avant de le reposer, dans un mouvement de balancier bien réglé. Idéal pour le mal de mer ! Je sens d'ailleurs que l'hé-

bétude me gagne et que j'ai tout intérêt à m'occuper pour ne pas sombrer dans la torpeur. Je relève les lignes de traîne : elles se sont emmêlées, sans doute au précédent virement de bord. Je fourre le tout dans un seau, c'en est fini de la pêche pour aujourd'hui.

Sur la côte, apparaissent en saillie les piscines de Soulac ; devant, la G3 est en ligne de mire. Elle file lentement sur bâbord, en haut, en bas, apparaît, disparaît. Les brisants blanchissent à quelques encablures, sur le banc du Gros-Terrier. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? C'est un curieux mélange que celui de la peur et de l'envie, cette excitation qui noue les tripes. Il reste encore une heure avant la renverse, on continue ! Le cap avait été calculé, au 343, dans l'alignement arrière du phare de Grave par le feu de Saint-Nicolas. De toute manière, une tache blanche à midi m'indique la voie à suivre. C'est un grand voilier, douze mètres peut-être, qui progresse dans ma direction. D'où vient-il ? du Pays basque ? des Açores ? Nous nous croisons vers la bouée rouge G2. Signe de main. Un instant, j'ai l'impression d'être un vrai marin. Encore un mille, la G1 verte que je laisse à bâbord, et me voilà sorti de la passe ; la route est libre, Espagne, Cap-Vert, alizés, Caraïbes… Pris de vertige, j'empanne en hâte pour virer la bouée. J'ai vu se déplier l'horizon.

27

Les belles soirées de juin, nous les passons tous les quatre à l'Océan, en face duquel nous pique-niquons après avoir joué dans les vagues. Nous marchons ensuite longuement sur la frange écumeuse, à la recherche de galets colorés ou de jolis coquillages. Au couchant, nous nous installons dans la dune, entre les oyats et les chardons bleus, pour regarder les derniers rayons, qui chaque soir inventent de nouvelles couleurs sur l'horizon.

Tout semble évident, chacun sa place, chacun son rôle, pas après pas dans des traces multiséculaires, avec le temps pour ferment. Et pourtant, je me sens comme un usurpateur. Ce bonheur n'est pas le mien.

Le garçon me prend le bras.

« Dis, tu vas rester maintenant ?

– Oh oui, marie-toi avec nous ! » renchérit la fillette.

Je ris lâchement.

Elle détourne le regard. À sa moue, je sais qu'elle a compris ; que je vais repartir, même si personne ne m'attend nulle part, pour aller chercher je ne sais quoi. Mais qui m'appelle.

28

À l'aube, j'ai pris la route pour Arcachon dans une fourgonnette à plateau que le garagiste m'a prêtée, en rapportant le bourrin hors d'usage pour un échange standard. Nous l'avons finalement enlevé à l'aide d'une pelleteuse de chantier calée au bord du petit chenal, à marée basse pour que le bateau reste immobile dans sa souille.

Il a d'abord fallu démonter le capot coulissant du rouf pour agrandir l'ouverture afin de permettre le passage du moteur. Puis nous avons brêlé un palan à chaîne à la place de la pelle et, petit à petit, l'avons soulevé hors du voilier. La pelleteuse transformée en grue l'a délicatement posé sur une palette dans le plateau de la fourgonnette.

Même manœuvre ce soir, mais à l'envers, pour la descente du nouveau moteur flambant neuf. C'est l'attraction du port à l'heure de l'apéritif : une douzaine de badauds entourent l'engin, chacun y allant de ses compliments, conseils et commentaires. Le palan laisse descendre centimètre par centimètre le lourd et rutilant bijou à bord de *Mélisende.*

En fin de soirée, l'arbre et les circuits sont raccordés, les essais concluants.

Tout est prêt pour un nouveau départ.

29

Sur la Rivière aux crêtes de larmes, *Mélisende* file au plein largue. Il fait encore nuit. Les feux de poupe et d'étrave sont allumés, blanc derrière, vert à tribord, rouge à bâbord. Les bouées du chenal sont une guirlande bicolore qui clignote en cadence sous la Grande Ourse, le Cygne et Cassiopée. J'ai quitté Royan il y a une heure et me retrouve déjà à la hauteur du phare de Terre-Nègre. En cette nuit du solstice d'été, une marée de vives-eaux et une brise de terre assurent une moyenne de plus de huit nœuds sur le fond.

Souffle le vent du nord-est,
Le vent qui m'est cher entre tous,
Car aux marins il est promesse
D'esprit ardent, d'heureux passage.

Cette fois, je sais ce que je laisse derrière moi. Une violente envie de faire demi-tour m'a saisi à la jetée du port. Mais on ne va pas contre le cours du fleuve.

Elle m'a dit bon vent, bonne chance, ne reviens pas ; j'ai dit merci, pardonne-moi, prends soin de toi. On dit ce qu'on peut, dans ces moments-là.

Douze heures en sursis avant le prochain abri. Les lampes de la rive brillent d'une lumière arrogante. Dans ces riches villas de la Côte d'Argent dorment en paix de braves gens, insensibles aux complaintes océanes. Vivons-nous dans le même monde ? En doublant tout à l'heure la conche de Pontaillac me parvenaient les échos étouffés de la fête

nocturne au Casino, indécente rumeur. Ce n'était pas le moment de faire naufrage : ils auraient pris mes fusées de détresse pour des feux d'artifice !

Le relèvement du phare de Cordouan est passé du secteur blanc au secteur vert. Au galop dans les haubans, les chevaux de la mer déferlent sur les bancs de la Coubre et de Montrevel. Roulements lugubres. Brisants phosphorescents. Plus pour très longtemps : le jour point au vent arrière.

Remuement lourd et enveloppant qui d'abord intimide, l'ample et régulière respiration de la houle du large envoûte dès qu'on en prend la mesure, quand on l'incorpore. L'Océan est un être vivant, comment en douter lorsqu'il nous invite à la danse ?

Et les bouées défilent. La 8, la 6 (tiens la 6 !), la 4 (ah, la 4 !), pleines d'attention ce matin. Enfin ! le passage est grand ouvert. À l'auloffée, barre à gauche ; reprendre de la grand-voile, border le foc. *Mélisende* s'anime et se couche sur son flanc, en jappant de contentement. Le soleil se lève sur Bonne-Anse. J'éteins les feux de route, jette à l'eau mes dernières cigarettes, c'était dit.

Cap plein nord, sur le zéro du compas. Le zéro ? Ça me laisse perplexe.